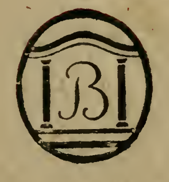
A. CHABOSEAU

LES SERBES CROATES ET SLOVÈNES



ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1919

LES SERBES, CROATES

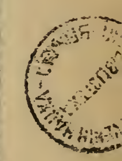
ET

SLOVÈNES

A. CHABOSEAU

LES SERBES CROATES ET SLOVÈNES

« Quand les Serbes auront créé la Slavie du Sud, les Prussiens auront vécu comme dictateurs de l'Europe. »
(GAMBETTA.)





ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1919



I

Les principes. — Unité ethnique ? linguistique ? géographique ? — Les revendications historiques. — Les intérêts stratégiques. — Les nécessités économiques. — La moyenne à chercher. — La volonté des populations.

La carte de l'Europe, ou plutôt, du monde, a été remaniée, depuis cinquante et quelques mois, par bien des gens, et de tous pays. Il y aurait un atlas à faire avec les travaux auxquels se sont ainsi livrés tant de spécialistes, et aussi tant d'amateurs. Il sera établi un jour peut-être, et il sera volumineux, étonnant davantage encore.

Volumineux, parce que chacune des contrées connues devra y figurer à maintes reprises. Étonnant, parce qu'entre les multiples représentations d'une même contrée, il n'existera de commun que la géographie physique. L'aire de chaque race, de chaque idiome, voire de chaque religion, variera de page en page, et parfois dans une proportion très ample. D'autres délimitations auront été fixées pour

assouvir certaines revendications purement historiques. Des considérations stratégiques ou économiques auront inspiré d'autres tracés.

Il sera difficile, sinon impossible, de trouver, pour une région quelconque, une carte où le dessinateur, après avoir envisagé successivement l'absolu de l'unité géographique, celui du groupe ethnique ou linguistique, celui des traditions historiques, celui des intérêts stratégiques, celui des nécessités économiques, ait eu le souci de dégager de ce chaos une moyenne rationnelle et équitable, pour proposer des contours politiques offrant des chances de longue durée, c'est-à-dire, ne contentant pleinement personne sans doute, mais ne causant non plus à personne un grave mécontentement, ce qui est l'essentiel.

En pareille matière comme en n'importe laquelle, la vérité pratique et la justice tangible sont en effet dans les moyennes, et ne peuvent être que là. Les absolus s'entrechoquent avec violence partout et toujours. Conflits qui seraient amusants, s'ils n'avaient pour répercussion, plus ou moins indirecte et plus ou moins lointaine, la guerre.

Voici, par exemple, le principe des nationa-

lités, en vertu de quoi la nation doit finir par correspondre, intégralement et exclusivement, au bloc compact et homogène que forme, — ou est censé former, — à la surface du globe, l'habitat d'une race, ou d'une notable fraction de race. Or, il s'en faut de beaucoup que cette sorte de dogme soit traduisible, sur le sol, par toutes les réalisations qu'exigerait la logique. Il suffit, pour s'en rendre compte, de regarder, au hasard, quelques espèces concrètes.

Entre les Basques et les populations qui les environnent, aucune parenté n'est sensible, ni au point de vue des caractères anthropologiques, ni en ce qui concerne l'idiome, ni quant aux mœurs et coutumes. A l'autre extrémité de la chaîne franco-espagnole, une famille ethnique nettement distincte dans la masse néo-latine, et un parler auquel on ne saurait non plus contester une individualité bien tranchée dans l'ensemble des langues romanes, sont perpétués par les Catalans. Si jamais deux agglomérations humaines ont été fondées à réclamer l'application du principe des nationalités considéré au degré absolu, métaphysique, ce sont ces deux-là, surtout la première.

Alors, la France va-t-elle donner à l'Espagne tels arrondissements des Basses-Pyrénées et des Pyrénées-Orientales parce que la majorité des Basques et des Catalans vivent dans la péninsule? Ou se constituera-t-il un État basque et un État catalan au détriment, tant de l'Espagne que de la France, et sans le moindre lien politique avec celle-ci ni avec celle-là ?

Les Écossais, les Irlandais, les Gallois, les gens du comté de Cornwall et du Devonshire, les Armoricains, sont frères de race et cousins par l'idiome. Va-t-on soustraire au gouvernement de George V tout ce qui, dans l'archipel métropolitain, n'est pas l'Angleterre proprement dite, et à la République française, la Bretagne, pour en constituer une nation à part, une sporadique Celtide ?

Notre pays aurait du reste à subir d'autres amputations. Il devrait renoncer, en faveur de l'Italie, à ce qui fut le comté de Nice et à la Corse, et, en faveur de la Belgique, à plusieurs arrondissements du Nord. Il est vrai que la Belgique n'aurait probablement plus droit à l'existence ; les Flandres aujourd'hui belge et française fusionneraient en un État souverain,

et la Wallonie serait rattachée à la France. La Confédération helvétique devrait disparaître aussi, démembrée au profit de la France, de l'Italie et de l'impériale République allemande, ou de l'Empire républicain d'Allemagne, on ne sait comment dire.

Puis ce serait Jersey, Guernsey, etc., revendiquées par la France, la Galice exigée par le Portugal, Gibraltar annexé par l'Espagne, Malte administrée par l'Italie, la domination arabe restaurée en Égypte, Cyrénaïque, Tripolitaine, Tunisie, Algérie, et au Maroc, l'indépendance rendue aux Boërs, aux Coréens, aux Philippins, et ainsi de suite.

Dans les cas que nous venons de citer, et dans plusieurs dont nous pourrions grossir cette énumération, l'unité de race se confond à peu près avec l'unité de langue. Mais si l'on préférait pour guide universel la seconde à la première, ce serait également à des absurdités que l'on aboutirait souvent.

Il faudrait, par exemple, classer l'Argentine parmi les nations espagnoles et le Brésil parmi les nations portugaises, alors qu'il s'agit de deux pays polyethniques entre tous On rangerait parmi les peuples de souche ibérique ceux

qui vivent le long de l'Océan Pacifique, depuis la baie de San Diego jusqu'au cap Horn, — quarante millions de personnes ayant l'espagnol pour idiome officiel, mais dont dix millions sont des Indiens de sang pur, dix autres millions, des métis, et dix millions encore, des nègres, des mulâtres, des Zambos, des Chinois, etc.

Les nègres de la république haïtienne seraient catalogués comme Français ni plus ni moins que les Tourangeaux, les nègres de la République libérienne comme Anglo-Américains, ni plus ni moins que les descendants directs des pèlerins de la *May Flower*. On baptiserait Italiens les débardeurs, les cabaretiers, les camelots, des quais de Fiume, parce que ces Croates baragouinent la langue de Gabriele d'Annunzio, de même que dans cinquante autres ports tout le monde jargonne le maltais, et dans cinquante encore, le sabir.

Adoptera-t-on plutôt l'unité géographique, le principe des limites naturelles : mers, grands fleuves, importantes lignes de faîtes? C'est l'Espagne évincée du Maroc, c'est l'absorption du Portugal par l'Espagne, c'est le Rhin moyen et inférieur bornant la France aux dépens de

la Belgique entière et d'une forte proportion des Pays-Bas, c'est la Hongrie justifiée à conserver la Transylvanie et le Banat, c'est la Dobroudja transmise à la Bulgarie.

Que l'on invoque exclusivement les titres de possession historique, et, même sans remonter jusqu'à l'antiquité, on se débattra parmi des difficultés bien plus formidables que celles indiquées ci dessus.

Ce ne sera pas la seule Afrique du Nord qu'il faudra rendre aux Arabes, ce sera Chypre, la Crète, la Sicile, la Sardaigne, les Baléares, et la presque totalité de la péninsule ibérique. — Au fait, ce n'est pas Alphonse XIII qui doit avoir Gibraltar, c'est le roi du Hedjaz.

Il faudra restituer à la France le Canada, la Louisiane, Saint-Domingue, Maurice, un bon tiers de l'Inde, — à l'Espagne, Cuba, Porto-Rico, les Philippines, — à l'Italie, héritière de Venise, la majeure partie de la Dalmatie et de son archipel, les îles Ioniennes, Cythère, la Crète, les Cyclades, Skyros, Lemnos. Le Danemark a des droits à faire valoir sur la Suède, qui fut sa vassale durant soixante et quelques années, et sur la Norvège qu'il administra pendant quatre siècles et quart. La Suède récla-

mera la Norvège, qu'elle a détenue de 1814 à 1905, la Finlande, qui a été sienne au cours de cinq siècles et demi, l'Estonie, la Livonie, la Courlande, la Poméranie.

Soyons logiques, et rendons à l'Angleterre la moitié occidentale de la France, ou, pour le moins, Calais. Ou bien rendons l'Angleterre à la France, héritière de la Normandie. Mais la Normandie ne doit-elle pas légitimement revenir à la Norvège? Et l'Angleterre, en somme, n'est qu'une colonie rebelle de la dite Norvège — ou du Danemark. — A propos de colonie rebelle, il conviendra de ramener dans le giron britannique ces États nord-américains qui, un certain 4 juillet...

Passons aux intérêts stratégiques. A l'heure précise où l'on projette d'internationaliser détroits, canaux interocéaniques, majeurs cours d'eau, autrement dit, de s'arranger pour que désormais aucun peuple ne soit en mesure de se réserver la liberté de circulation sur les principales routes maritimes et fluviales, on a soudain conçu et lancé cette théorie, que la sécurité navale d'un pays est illusoire, si celui-ci n'étend pas sa domination sur les côtes qui font face aux siennes.

Soit, appliquons cela, et donnons les deux rives de la Manche et du Pas-de-Calais à l'Angleterre — ou à la France, — l'Oranie à l'Espagne, la Tunisie et la Dalmatie à l'Italie, la Cyrénaïque à la Grèce. Madagascar dépendra dorénavant de Mozambique, ou inversement. Puis, ne sent-on pas à quel point l'Indo-Chine française est gênée par ses vis-à-vis, Bornéo et les Philippines ? Incorporons les Philippines et Bornéo à notre domaine colonial. Mais il y a, dans les mêmes parages, une situation pire que celle de notre grande possession asiatique. Les maîtres de Singapour et de Malacca peuvent-ils tolérer plus longtemps qu'une île très proche — si proche ! — de ces ports, et très vaste, et très peuplée, appartienne à une autre puissance, les Pays-Bas ? Vite que Sumatra soit conquise ou acquise par l'empire britannique !

Résolu à éviter tout ce qui risquerait d'altérer le caractère qu'il nous plaît de garder à cet opuscule, un caractère de rigoureuse impartialité, nous ne mentionnerons pas les exigences que certains États formulent, depuis quelques mois, en matière de prétendus intérêts stratégiques sur terre ou de prétendues nécessités économiques. Nous nous contenterons d'obser-

ver que ce qui est en cause, ce sont des ambitions plutôt que des nécessités ou même des intérêts. Satisfaire à ces ambitions, équivaudrait à permettre que telle puissance, non seulement accapare toutes les bases utilisables pour l'invasion de telle autre, mais aille jusqu'à priver celle-ci de toute base de défense — ou à autoriser telle nation à monopoliser les ressources d'une espèce de « marche » sans unité géographique, ni ethnique, ni historique.

Nous pensons en avoir dit assez pour démontrer qu'en fixant le nouveau contour d'un État, il est matériellement impossible d'obéir à une doctrine exclusive. Si l'on veut donc réaliser une œuvre rationnelle et durable, équitable et pratique, on est obligé de chercher une conciliation entre les diverses doctrines traditionnelles et, partant, de se contenter d'approximations pour l'ensemble comme pour les détails.

On recourra aux limites naturelles dans les régions où l'on pourra l'oser sans infliger trop d'entorses au principe des nationalités. En se préoccupant de celui-ci, on n'hésitera pas à négliger, de part ou d'autre de la frontière, un groupe allogène vivant sur un district dont la possession peut, au point de vue stratégique ou

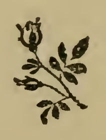
économique, importer beaucoup à l'un des deux États en cause sans léser l'autre dans une mesure notable.

Quant aux revendications historiques, on sera certes heureux lorsque le hasard établira une concordance absolue ou relative entre elles et le nouveau tracé, mais il n'y aura là, en somme, qu'une satisfaction esthétique. Le monde actuel n'a ni le temps, ni le goût de perpétuer le souvenir de spoliations plus ou moins anciennes, d'usurpations plus ou moins longues. L'une des conceptions essentielles qui inspirent les efforts multipliés à l'heure présente pour organiser un régime international inédit, c'est précisément celle en vertu de laquelle sont tenus pour nuls les prétendus droits acquis par les armes.

Enfin et surtout, chaque fois que la conciliation des systèmes fondés sur l'unité géographique, l'homogénéité de race, de langue, de culte, les besoins de défense militaire ou navale, de ressources agricoles, industrielles, commerciales, aura échoué devant des impossibilités ou un excès de difficultés, la solution du problème sera demandée à la volonté populaire. Il y a là un principe qui domine tous autres à notre époque. C'est lui, par exemple,

bien plus encore que le principe des nationalités, qui rend légitimes, sacrées, aux yeux de toutes les personnes de bon sens et de bonne foi, de tous les honnêtes gens, les aspirations de l'Alsace et de la Lorraine, du Slesvig, de la Transilvanie, du Trentin.

Nous nous proposons d'étudier, au cours des chapitres suivants, ce que peut et doit être la Yougoslavie pour quiconque s'en réfère aux idées et aux sentiments ci-dessus indiqués.

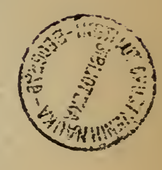




II

Les Yougoslaves. — Origines et vicissitudes de la race. — La langue et ses dialectes. — Les cultes. — Un peu de statistique.

La race slave se subdivise en quatre branches, qui se sont développées vers les quatre points cardinaux, ou à peu près. Les Slaves du Nord, ce sont les Russes proprement dits, les Grands-Russiens. On leur peut rattacher ces Russo-Sibériens qui vivent épars dans la moitié méridionale de la Sibérie, et dont la majorité sont d'ailleurs des métis slavo-mongols. Les Slaves de l'Est, c'est ce que l'on appelle tantôt les Ruthènes, tantôt les Ukrainiens, ou Petits-Russiens.



Les deux principaux rameaux des Slaves occidentaux sont formés par les Polonais et par les Tchèques et les Slovaques. Les Vendes de la Lusace témoignent d'un troisième rameau, qui fut puissant il y a une vingtaine de siècles, avant l'expansion germanique, et que repré-

sentent encore deux autres groupes, celui des Mazoures en Prusse orientale, et celui des Kachoubes en Prusse occidentale et en Poméranie.

Enfin les Slaves du Sud, ou Yougoslaves. — car Youg signifie Sud — ce sont les Serbes, les Croates et les Slovènes.

Les Bulgares, à cause de leur idiome, sont généralement considérés comme des Slaves. La plupart de leurs intellectuels répudient cette classification. Un de leurs poètes va jusqu'à écrire toujours, à la suite de son nom, l'épithète de « tataro-bulgare ». Entendons-nous. Les Bulgares primitifs étaient des hordes ouralo-altaïques, ou tourano-finnoises, si l'on préfère. Quand ils eurent franchi le bas Danube et conquis la Mésie, ils se mélangèrent à la population yougoslave établie dans cette région depuis près de deux siècles, et adoptèrent son parler. Ce sont donc des métis, apparentés de loin aux Serbes, aux Russes, etc., mais aussi aux Turcs, aux Magyars, et à la race qui occupe l'Estonie et la Finlande.

La descente de tribus slaves vers le Midi semble avoir débuté avec le quatrième siècle de l'ère chrétienne, puisqu'il est avéré que,

dès cette époque, l'une d'entre elles habitait le pays auquel on devait donner, bien plus tard, la désignation de Banat.

La deuxième invasion se produisit deux cents ans après, et se porta vers les hauts bassins de la Drave et de la Save. Mais les nouveaux venus, les Corutanes, ne se contentèrent pas de s'installer dans la région qui a gardé leur nom à peine défiguré, la Carinthie, ainsi que dans celles appelées aujourd'hui Styrie, Carniole, Istrie. Ils se répandirent à profusion vers le Sud-Ouest, dans la plaine qu'arrosent le Tagliamento, la Livenza, le Piave, etc., jusqu'à l'Adige sans doute, jusqu'au Pô peut-être. Et là, ils conservèrent, ou on leur bailla, non plus le nom de tribu, mais, sous la forme de Vénètes, la désignation générique de leur peuplade, les Vendes.

Il est probable en effet que les diverses branches de la race slave eurent pour souche commune les Vendes, et certain que ceux-ci eurent pour premier habitat connu le versant septentrional des Carpathes et les hauts bassins de l'Oder, de la Vistule et du Dniestr.

On ignore la cause de la migration vende qui aboutit au Banat. C'est la poussée germa-

nique, à ce que l'on croit, qui incita les Corutanes à essaimer, et telle fut l'origine du peuple slovène. Remarquons en passant que ce dernier adjectif, dans la langue yougoslave, a simplement le sens de slave.

La troisième et la plus importante des invasions vendes, celle des Sorabes, c'est-à-dire des Serbes, eut lieu à la même époque que celle des Corutanes. Si positivement elle lui fut antérieure ou postérieure, ce doit être de bien peu. D'abord elle s'attarda entre la basse Drave et la Save, et dans les vallées de ce que l'on appelle aujourd'hui la Bosnie. Mais Héraclius Ier, empereur d'Orient, les invita à progresser sur les deux rives de la basse Save et dans le bassin de la Morava. Il comptait sur eux pour repeupler, et l'aider à défendre, une région où les Avars venaient de sévir, et où constamment ils menaçaient de reparaître. Les Serbes ne se firent pas prier. Dès la fin du VIIe siècle, plus de cinquante ans avant l'arrivée des Bulgares, les auteurs byzantins pouvaient dénommer Sclavinie la totalité du territoire qui s'étend du Danube à la Thessalie et à l'Épire, et depuis l'Adriatique jusqu'aux environs d'Andrinople.

Dans l'Ouest, les Serbes s'étaient fixés au milieu d'une de ces populations que l'on baptise autochtones tant que l'on n'a pas réussi à dépister leur point de départ, lequel est parfois lointain de la contrée envisagée. Il s'agit ici des Illyriens, descendants des antiques Pélasges, et ascendants des Chkipétars, des Albanais. Race indisciplinable, si l'on s'en rapporte à Velleius Paterculus, dont le récit peut se résumer comme suit : de l'an 156 avant Jésus-Christ à la douzième année de notre ère, Rome, pour soumettre les Illyriens, eut à entreprendre neuf guerres, dont les huit dernières furent occasionnées par plus de deux cents révoltes locales ou régionales. Sa domination ne fut d'ailleurs jamais que nominale en dehors du littoral et des îles. Encore nul aborigène ne savait-il un mot de latin dans l'immédiate banlieue des ports.

Soit que la mentalité des terribles montagnards eût beaucoup évolué au cours de cinq ou six siècles, soit pour d'autres raisons, les Serbes furent bien accueillis dans ce qui devait devenir la Bosnie, l'Herzégovine, la Dalmatie, la Tserna-Gora. Ils y furent très vite comme chez eux, absorbant tout au point de réaliser

à leur profit, en deux ou trois générations, l'unité linguistique.

Dans le bassin de la Morava, la population était celte depuis plus de huit cents ans, depuis l'invasion de ces Scordisques qui, vers 276 avant Jésus-Christ, avaient fondé Singidunum, la future Belgrade. Notons cette désinence de *dun*, si fréquente chez nous parmi les noms des plus anciennes cités. D'autres désignations de lieux, par exemple celle de Skadar — la Scutari des Turcs, — et celle d'une ville dalmate, Sinj, prouvent que les Celtes de la Morava avaient éparpillé des colonies à de grandes distances de leurs vallées.

Les Serbes s'entendirent avec les Scordisques mieux encore qu'avec les Illyriens. Les deux éléments se mélangèrent rapidement. De sorte que les habitants modernes de la Serbie propre ont pour ancêtres authentiques des métis slavo-celtes. Ce sont nos cousins, et même les seuls que nous ayons dans le monde slave. Si à cette parenté l'on ajoute que le défrichement intellectuel leur est venu de Byzance, et que plus tard la culture leur a été transmise des pays romans par Raguse, il est aisé de s'expliquer, et l'instinctive attraction, la sympathie particu-

lière qui a existé entre Serbes et Français immémorialement, et ce phénomène singulier d'un peuple slave dont la mentalité relève surtout de la civilisation méditerranéenne.

Les clans conquérants se partagèrent le pays, et il en résulta une mosaïque de principautés, gouvernées à la manière féodale par des souverains, les Youpans, qui furent longtemps pour Byzance des vassaux irréprochables. L'une des Youpanies avait son centre dans la vallée de la Zéta, au cœur du Monténégro tel qu'il était avant 1913. Ouvrons une parenthèse pour rappeler que cette désignation de Monténégro est la traduction italienne de Tserna-Gora, traduction imaginée par les Vénitiens quand ils s'attribuèrent quelques portions du littoral voisin. S'obstiner à parler de Monténégro, c'est donc commettre une espèce d'indélicatesse, analogue à celle dont les Anglais ou les Espagnols se rendraient coupables en appliquant à la France le nom qu'on lui inflige en Allemagne. *Tserna-Gora* n'est du reste ni plus long, ni plus difficile, ni plus laid à prononcer ou à écrire, que *Monténégro*.

Les Youpans de la Zéta commencèrent par

se donner de l'air vers le Nord et l'Est, annexer les hauts bassins de la Drina et de l'Ibar, autrement dit, la Rascie. Puis, en 1042, ils se déclarèrent indépendants. Lorsqu'en 1096, les Croisés languedociens et provençaux, après leurs pérégrinations à travers l'Italie, la Slovénie, le royaume croato-dalmate, l'Herzégovine et la Tserna-Gora, entrèrent dans Skadar, ils constatèrent que cette ville était la capitale d'un État important ou presque, puisqu'il englobait, avec la Tserna-Gora et la Rascie, un bon tiers de l'Albanie, et plus de la moitié de la Macédoine.

Le chroniqueur de l'expédition, le chanoine Raymond d'Aguilers, insiste sur le très aimable accueil fait aux chefs de celle-ci, Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, et Adhémar de Monteil, évêque du Puy, par le maître du lieu, Constantin Bodine, fils et successeur du Youpan Michel. Ce Constantin avait épousé une Italienne et marié sa sœur à un Italien. Il s'était proclamé roi à Prizrend en 1073, et le Saint-Siège l'en avait solennellement approuvé en 1077. Il était en guerre depuis vingt-trois ans avec les Byzantins, qui l'avaient un jour battu à Kossovo,

dans cette plaine tragique entre toutes, l'un des endroits du monde où le sol a bu le plus de sang.

A la dynastie de la Zéta succéda, en 1143, celle de la Rascie, les Némania, qui devaient se maintenir au pouvoir deux cent vingt-huit années durant, et dont l'époque devait rester jusqu'à nos jours la plus brillante dans l'histoire des Serbes.

L'expansion politique de ceux-ci était considérable dès le règne d'Ouroch Stéfanovitch, (1243-1276), mari d'une Française de la famille angevine qui possédait à ce moment Naples et la Hongrie.

Dragoutine, fils de cet Ouroch, avait aussi épousé une princesse franco-magyare. Il utilisa cette alliance pour détrôner son père avec le concours de son beau-père. Trois ans ne s'étaient pas écoulés, qu'il s'avisa de donner à son cadet, Miloutine, la moitié du royaume, gardant pour lui les territoires nord-occidentaux : Serbie propre, Bosnie, Herzégovine, Tserna-Gora et la moitié de l'Albanie.

Stéfane Ouroch Detchanski, fils et successeur de Miloutine, reconstitua l'unité nationale. C'était le père de Douchan, le Charle-

magne serbe, l'auteur d'un code justement célèbre. Douchan, qui avait étendu ses conquêtes au point de pouvoir prendre en 1346 le titre de Tsar des Serbes et des Grecs, et qui mourut à l'âge de quarante-huit ans et après un règne de vingt-quatre ans, alors que, marchant sur Constantinople, il allait y restaurer à son profit l'empire d'Orient (1355).

Le crépuscule tomba sans transition. Ouroch V, fils de Douchan, était à peine couronné, que Voukachine en Macédoine, et son beau-frère Ougliécha en Thrace, érigèrent en principautés indépendantes ces provinces dont le grand tsar les avait nommés gouverneurs. Et tel fut le début d'une série de désastres qui devait, en trente-trois ans, aboutir à une nuit de plus de quatre siècles.

Mourad Ier, en 1360, prend Andrinople aux Bulgares et en fait sa capitale. La Hongrie, la Valachie, la Bosnie, la Macédoine, la Thrace et la Bulgarie se coalisent pour tâcher de refouler l'invasion : leur armée est écrasée au bord de la Maritsa, en 1371. Ougliécha et Voukachine sont parmi les morts. Marko, l'aîné des fils de Voukachine — le fameux Marko Kraliévitch (*fils de roi*) — n'obtient la succes-

sion de son père et de son oncle qu'en reconnaissant le sultan pour suzerain, pendant qu'Ouroch V agonise, rongé par le remords de ne s'être pas joint à la croisade, et que la Bosnie avec l'Herzégovine, la Tserna-Gora avec la Rascie, rompent les liens de vassalité qui les rattachaient depuis longtemps à la Serbie.

Les kmètes — comtes, du latin *comes*, *comitis*, — de ce dernier pays choisissent pour chef l'un d'entre eux, Lazare Grèblianovitch. Vite le nouveau tsar assemble une armée, renoue les relations avec la Bulgarie, emprunte de l'argent à la riche république de Raguse. Mourad accourt, s'empare de Nich, vassalise Bulgarie et Serbie, menace Raguse, ou plutôt, la rançonne (1376).

Lazare ne se décourage point. Pendant treize années il prépare un soulèvement de tout ce qu'il peut y avoir de Chrétiens dans les Balkans. A la veille de la date fixée, une armée turque se jette sur la Bulgarie et la subjugue définitivement, Mourad se dirige vers la Serbie avec des troupes qui forment, pour l'époque, une multitude, et où ont pris rang les contingents serbo-macédoniens, serbo-

thraces, grecs, sur l'appui desquels Lazare avait cru pouvoir compter. Une avant-garde de 20.000 Turcs est dispersée. Mais le 15 juin 1389, dans la plaine de Kossovo, les 89.000 hommes de Lazare se heurtent aux 300.000 hommes de Mourad. Après quinze heures d'une lutte effroyable, au cours de laquelle ils ont tué plus de 200.000 ennemis, les 12.000 survivants des légions yougoslaves auraient pu vaincre encore, d'autant plus que le sultan et l'aîné de ses fils avaient péri.

L'histoire de cette race est en effet riche en prouesses qui confondent l'imagination. Nicolas Zrinsky, en 1556, à Sziget, avec moins d'un millier d'hommes et sans un canon, arrêta pendant plusieurs semaines les cent mille hommes et les trois cents canons de Soliman.

Mais la mort a fauché Lazare, l'un de ses deux gendres, son beau-père, ses neuf beaux-frères, et la démoralisation consécutive à cette hécatombe s'aggrave des soupçons de trahison auxquels prête l'autre gendre. Il n'y a plus de Serbie. Lorsqu'en octobre 1448, à Kossovo toujours, Jean Hunyady tient tête, trois jours durant, à Mourad II, on ne trouve, parmi les 25.000 Chrétiens vaincus, que des Magyars, des

Roumains, des Tchéco-Slovaques, des Allemands, des Croates et des Slovènes ; on trouve au contraire des Serbes de Serbie parmi les 50.000 vainqueurs.

La race, globalement considérée, n'a du reste pas abdiqué son droit à l'existence politique. La Slovénie a perdu en 778 une indépendance qui s'était maintenue cent seize années, mais elle a ses insurrections au quinzième et au seizième siècle. La Croatie est maîtresse de ses destinées, sous la dynastie des Kréchimirovitch, depuis 880 jusqu'à 1102, et elle possède alors la Slavonie et la Dalmatie. Quand elle se soumet à la Hongrie, c'est sous le régime d'une union purement personnelle, qui lui laisse une large autonomie. Dès que la Hongrie à son tour est vassalisée par les Habsbourg, et entraînée ainsi à restreindre la susdite autonomie, les Croates se rebellent. Jamais ils ne renoncent à l'espoir de restaurer le royaume « triple et un » de Croatie-Slavonie-Dalmatie. En 1848, c'est un des leurs, Yélatchitch, investi du commandement suprême par un patriarche serbe, qui dirige contre les Magyars une armée où sont nombreux les Slovènes, les Yougoslaves de la

Sirmie, de la Batchka, du Banat, et qui comprend des troupes amenées de Serbie par Knitchanine. Insurrection en 1871 encore, avec ramifications en Dalmatie et dans le Banat.

La Bosnie-Herzégovine est un royaume à part dès 1180. Son indépendance, grâce à Tvertko, survit au désastre de Kossovo, et les Turcs ne réussissent à l'abolir qu'en 1463. C'est l'Herzégovine, en 1875, qui commence le grand soulèvement, auquel ne tardent pas à se joindre la Bosnie, puis la Tserna-Gora, puis la Serbie, et qui aboutit à la guerre russo-turque de 1877-1878. Et, en 1882, la Bosnie essaye une fois de plus de s'affranchir.

Nous avons vu que, bien avant le XIX[e] siècle, les diverses familles de la race avaient su faire cause commune à maintes reprises. Ajoutons que les Croates et les Serbes avaient envoyé des renforts aux Slovènes en lutte contre Charlemagne, et qu'une centaine d'années après, le roi croate Tomislav s'était porté au secours du youpan serbe Vichévitch attaqué par les Bulgares. En 1683, Georges Brankovitch travaillait à la constitution de l'unité yougoslave. L'Autriche, qui avait besoin de lui à ce moment, l'approuva et l'encouragea, le nommant

« despote » du Banat, de la Sirmie et de l'Herzégovine, en attendant mieux. Il est vrai qu'en 1689, lorsqu'il eut repoussé les Turcs, elle s'empressa de le mettre dans une prison, où elle l'oublia jusqu'à sa mort, en 1711.

Il serait superflu de rappeler que, dans l'empire des Habsbourg, l'idée de cette unité yougoslave s'est propagée principalement en raison des efforts multipliés par Strossmayer, évêque de Zagreb, et par le chanoine Raczki. Strossmayer, qui fonda en 1867 l'Académie yougoslave, et, en 1874, l'Université yougoslave. L'un des membres les plus actifs de l'Académie fut un Serbe, Danitchitch, comme le premier en date des présidents de l'Académie de Belgrade fut un Croate, Pantchitch.

L'apostolat de Strossmayer et de Raczki, secondé à merveille par des persécutions innombrables, et aussi odieuses que ridicules, a eu notamment ce résultat, que, dès 1916, des Croates et Slovènes qui s'étaient rendus à l'armée russe purent former, dans les rangs de celle-ci, un corps de 42.000 volontaires, sous les ordres d'un général serbe. Ce corps s'est ensuite battu dans la Dobroudja, au profit de la Roumanie, qui semble en avoir perdu le

souvenir. Transporté enfin à Salonique, il fut le noyau de cette armée de plus de cent mille anciens sujets austro-hongrois, qui a joué un si beau rôle dans le nettoyage de la péninsule balkanique. A l'heure actuelle, des Croates et des Slovènes continuent à lutter pour la civilisation en Sibérie, dans la région d'Arkhangelsk et en Mourmanie.

Combien existait-il de Yougoslaves dans le monde, au début de 1914? Les statistiques, officielles ou officieuses, fournissent des chiffres qui varient selon des proportions étonnantes. Voici ce que l'on peut admettre après avoir confronté avec attention les documents démographiques, linguistiques, religieux, électoraux, etc., publiés par l'Autriche, par la Hongrie, par la Roumanie, par l'Italie, et par les Yougoslaves eux-mêmes.

La Serbie contenait 4.000.000 de Serbes, et la Tserna-Gora en contenait 450.000. Il y avait 1.950.000 Yougoslaves en Bosnie-Herzégovine, 628.000 en Dalmatie, 2.292.000 en Croatie — y compris le district de Fiume —, en Slavonie et en Sirmie, 350.000 dans le Banat, 230.000 dans la Batchka, 170.000 sur la rive gauche de la Drave, 411.000 en Styrie, 120.000 en

Carinthie, 500.000 en Carniole, 223.000 en Istrie, 119.000 dans le district de Trieste, 154.000 dans le district de Goritz et Gradisca, 57.000 en Vénétie, un million et demi aux États-Unis, dans l'empire britannique, etc. En y ajoutant les Serbes domiciliés en Roumanie, en Bulgarie et en Albanie, on atteignait un total de 13.200.000 personnes.

Les victimes, tant militaires que civiles, de la grande guerre, forment un contingent tel, que probablement la race est représentée aujourd'hui par onze millions et demi d'individus, pas davantage.

D'une manière générale, les Yougoslaves du Nord-Ouest — Carniole, Styrie, Carinthie, Vénétie, Goritz et Gradisca — sont des Slovènes. Ceux du Sud-Est — Serbie et Tserna-Gora — sont des Serbes. Ceux du Nord — Croatie et Slavonie — sont des Croates. Il y a plus de Serbes que de Croates en Bosnie, en Herzégovine et en Dalmatie. Ces deux éléments s'équilibrent, ou peu s'en faut, en Sirmie, dans le Banat et dans la Batchka. La rive gauche de la Drave, et. d'autre part, l'Istrie et Trieste, sont Croates autant que Slovènes, ou inversement.

Quelles différences existe-il entre les Serbes

et les Croates, entre les Slovènes et les autres Yougoslaves, entre les Musulmans de Bosnie-Herzégovine et les Serbes ou les Croates? Aucune au point de vue ethnique, ni en ce qui concerne la langue. Les dialectes de l'idiome yougoslave se ressemblent beaucoup plus, énormément plus, que, par exemple, le provençal, le languedocien et le gascon. En réalité, le Serbe, le Croate et le Slovène, ont une façon distincte de prononcer certaines voyelles et certaines consonnes, mais le vocabulaire et la grammaire sont identiques pour tous trois. Seulement, les Serbes emploient un alphabet slave, innové par saint Cyrille à la fin du IX[e] siècle, tandis que les Croates et les Slovènes utilisent l'alphabet latin. L'orthographie serbe a été fixée par Karadjitch, au XIX[e] siècle, selon le principe phonétique; les Croato-Slovènes ont gardé la tradition étymologique, mais Gaÿ, au XIX[e] siècle aussi, a perfectionné pour eux les caractères latins en y ajoutant les signes jusqu'alors spéciaux au tchèque.

Seconde différence, la majorité des Croates et des Slovènes sont catholiques, tandis que la majorité des Serbes, depuis le grand schisme (857), sont les fidèles de l'une des autonomes

Églises d'Orient, une Église organisée au XIIe siècle par saint Sava, frère du premier des Némania qui ait régné sur la Serbie. Quant aux Musulmans de Bosnie-Herzégovine, ce sont des Serbes de race et de langue, qui de tout temps exécrèrent et combattirent les Turcs. Ils descendent de Bogomiles qui se convertirent à l'Islam plutôt que de se soumettre à Rome.

Catholiques, Orthodoxes, Musulmans, font d'ailleurs excellent ménage en Yougoslavie. La tolérance absolue est de règle en ces parages, où l'on aime à répéter : « *Brat yé mio koyé véré bio*, tout frère est cher, quelle que soit sa religion. »

Et voilà comment il y a bien plus d'unité d'un bout à l'autre de cette contrée, qu'il n'y en eut à n'importe quelle époque — nous ne dirons pas en Suisse ou en Belgique — mais dans les îles Britanniques, ou en Espagne, ou même en France.





III

La Serbie, Principauté vassale. — Principauté indépendante. — Royaume. — Les Karageorgévitch. — La vie sociale et le régime politique. — Les guerres de 1912, 1913, 1914-1918.

Après Kossovo, Stéfane, fils de Lazare, ne fut, dans le haut bassin de la Morava, qu'une espèce de gouverneur honoraire. Celui de ses deux oncles qui avait échappé à la grande hécatombe, Vouk Brankovitch, conserva quelque indépendance à la Choumadia — entre la basse Morava et la Koloubara — et à la Matchva — entre la Koloubara et la basse Drina. Son petit-fils, Georges, fut reconnu comme suzerain par les nombreux Serbes qui avaient émigré en Sirmie et dans le Banat. Cet essai de reconstitution nationale finit par inquiéter les Turcs. La prise de Belgrade par Mahomet II, en 1521, acheva leur conquête des Balkans.

Depuis cette époque jusqu'au début du

XIXe siècle, l'histoire des Yougoslaves, dans la péninsule, est intégralement et exclusivement celle des ennuis causés à l'oppresseur par les Ouskoks en Dalmatie, les Haïdouks partout ailleurs. Ennuis perpétuels et ubiquitaires, guerrilla où les patriotes ont déployé une témérité et une ingéniosité, sans égales peut-être dans les annales du monde.

Le soulèvement par où commença l'émancipation fut celui que déclenchèrent, en 1804, Georges Pétrovitch dans la Choumadia, et Jacques Nénadovitch dans la Matchva. Ce Pétrovitch était né à Topola en 1762; c'était un marchand de bestiaux. Il mena la lutte avec une bravoure et un acharnement, qui lui valurent bientôt, dans les rangs ennemis, le sobriquet de Karageorges, Georges le Noir, — le Terrible. La Serbie moderne date positivement du 13 août 1806, jour où Karageorges, avec neuf mille hommes et deux canons, battit à Michar trois fois plus de Turcs, appuyés de nombreuses batteries.

L'Autriche et la Russie, après avoir prodigué aux insurgés les approbations et les encouragements, tantôt secrets, tantôt officieux, estimèrent avoir assez fait quand la Turquie, par

le huitième article du traité signé à Bucarest en 1812, eut formulé la promesse vague d'une vague autonomie pour la Serbie. Karageorges, désillusionné sur la générosité des grandes puissances, et en particulier sur leur intelligence des véritables intérêts de la civilisation, repassa le Danube, cherchant un repos bien gagné.

Un de ses lieutenants, Miloch Obrénovitch — autre marchand de bestiaux — accepta de régner à Belgrade comme vassal de Stamboul. Soumission apparente, ou provisoire, si l'on préfère, car il n'était pas au pouvoir depuis deux ans, qu'il reprenait la guerre. Le 4 décembre 1815, la Turquie admit que sa suzeraineté s'affirmât simplement par un tribut et par la présence de garnisons sur quelques points stratégiques. Le 29 août 1830, elle consentit à une réduction du tribut et à une diminution du nombre et des effectifs des garnisons.

Il suffit de rappeler les autres dates essentielles : 1839, déposition de Miloch et avènement de son fils Michel ; 1842, déposition de Michel et avènement d'Alexandre I[er], fils de Karageorges, que Miloch avait fait assassiner le 24 juin 1817 ; 1858, second avènement de Miloch ;

1860, mort de Miloch et second avènement de Michel; 6 mai 1867, évacuation complète du pays par les Turcs, dont la suzeraineté n'est plus représentée que par un étendard vert, voisinant, sur la citadelle de Belgrade, avec le tricolore drapeau des Serbes; 10 juin 1868, assassinat de Michel, dans des circonstances que l'on espère avoir un jour le droit d'exposer en France. Il faut se contenter, pour l'instant, de signaler que le prince en question fut supprimé alors qu'il venait de se mettre à travailler pour l'unité yougoslave.

Le successeur de Michel ne fut pas, comme beaucoup de gens l'avaient supputé, le prince de la Tserna-Gora. Simplement la couronne passa sur la tête de Milan, fils du défunt, la tête de l'un des plus pitoyables gredins qu'ait connus l'histoire du siècle dernier. Ce fut sous son règne que se déchaîna la grande guerre balkanique de 1875-1878. On sait comment le Congrès de Berlin s'arrangea pour que la plus forte proportion des résultats acquis au prix de tant de sang fût transférée des vainqueurs à certains neutres. La domination ottomane allait disparaître de l'Europe à peu près intégralement; Bismarck l'y prolongea dans une mesure

très ample encore. L'Autriche-Hongrie avait subi une défaite diplomatique; une convention signée par elle avec l'Angleterre le 6 juin 1878 lui livrait la Bosnie-Herzégovine, une convention signée par elle avec la Russie le 13 juillet suivant lui promettait le sandjak de Novi-Bazar, c'est-à-dire la Rascie, sol yougoslave entre tous, mais couloir indispensable à un empire désireux de maintenir isolées la Serbie et la Tserna-Gora, et de progresser vers la vallée du Vardar et Salonique. Les Slaves et les Latins de la péninsule avaient pu se croire à la veille de réaliser enfin des aspirations aussi séculaires que légitimes; on enleva à la Roumanie la rive gauche du bas Prut et du bas Danube, parages roumains s'il en fut, pour lui donner, échange sinistrement dérisoire, la Dobroudja, qui n'était alors habitée que par des Turcs, des Bulgares, des Russes, des Tatars, des Grecs. On arrondit un peu, fort peu, la Tserna-Gora.

La Serbie, depuis soixante-cinq ans, ne s'était agrandie qu'une fois, en 1833, quand la Turquie avait consenti à lui remettre une zone courant de l'Est au Sud, les districts de Négotine, de Paratchine, d'Alexinats, de Kouchévats et de l'Ibar, ce qui était d'ailleurs une pure

restitution, puisqu'en 1813 on avait constaté ses droits sur tout cela. Le Congrès de Berlin lui accorda quatre districts, formant bloc au Sud-Est, ceux de Nich, de Pirote, de Leskovats et de Vrania. Si elle eût protesté contre la modicité du cadeau, on lui eût, avec une mine offusquée, objecté que sa population passait de 670.000 habitants à 1.065.000.

Mais elle ne protestait contre rien ni personne, son souverain l'ayant asservie aux Habsbourg. Il eut beau s'attribuer en 1882 le titre de roi, il n'en demeura pas moins, aux points de vue politique et économique, leur protégé — et nul n'ignore l'exacte signification de cet euphémisme — leur protégé direct, et par conséquent le protégé indirect de l'Allemagne et même de la Turquie. On s'en aperçut lorsqu'il déclara la guerre à la Bulgarie parce qu'elle venait de s'annexer la Roumélie orientale. La nation des Némania, de Lazare Grèblianovitch, des Haïdouks, volant au secours des Osmanlis contre une sœur chrétienne, une demi-sœur slave! La nation de Karageorges et de Miloch se battant pour l'intangibilité de l'empire ottoman!

Elisée Reclus se troubla peut-être, lui qui,

sept années auparavant, avait salué en elle la prochaine unificatrice de la Yougoslavie. Et Mme Juliette Adam ne devait pas se rappeler sans un hochement de tête et un soupir ce que Gambetta lui avait écrit le 11 septembre 1874 : « Ils se préparent, ces vigoureux Serbes, à jouer le rôle de Piémontais d'Orient. Quand ils auront créé la Slavie du Sud, les Prussiens auront vécu comme dictateurs de l'Europe. »

Les Bulgares triomphèrent en quelques jours (novembre 1885). Milan, qui vivait surtout dans les bouges du bas Montmartre — un autre monarque, à la même époque, préférait, à sa capitale brésilienne, le palais Mazarin et notre observatoire — Milan n'abdiqua que quatre ans après. Il n'avait guère accompli, au cours de son règne, qu'un acte louable, la désignation d'Albert Malet pour diriger l'instruction de l'héritier présomptif. Malet, qui a révélé à la France l'existence, dans le Nord-Ouest de la péninsule balkanique, d'une race importante et intéressante à tous égards, et immémorialement francophile, ou qui a du moins obtenu l'introduction de cette race dans nos manuels d'histoire et nos encyclopédies. Jusqu'à lui en effet, aucun professeur de lycée ou collège, aucun

vulgarisateur, ne s'était avisé de cette existence, ou n'avait jugé utile de l'enseigner. Malet, l'une des premières victimes de la grande guerre, pour laquelle il s'était engagé avec enthousiasme, à un âge qui l'exemptait de toute obligation militaire.

Vingt ou trente hommes de cette valeur intellectuelle et morale auraient échoué dans leurs efforts autour du cerveau et du cœur d'Alexandre Milanovitch, le premier Alexandre dans la liste des Obrénovitch comme dans celle des rois de Serbie, mais le deuxième dans la nomenclature des souverains qu'a eus ce pays depuis 1813. Il serait oiseux de rappeler ce qu'il fit au pouvoir, ce qu'il fut incapable d'y faire, et comment il fut tué dans la nuit du 10 au 11 juin 1903.

Cette fois encore, ce ne fut pas à la dynastie de la Tserna-Gora qu'échut la couronne de Serbie. L'assemblée nationale, le 15 juin — anniversaire de Kossovo — élut à l'unanimité Pierre, né le 29 juin 1844, fils de l'Alexandre qui avait occupé le trône de 1842 à 1858, et partant petit-fils de Karageorges. Un Saint-Cyrien qui avait vaillamment servi la France en 1870, l'un des chefs de l'insurrection bosniaque en 1876, aussi un érudit et un penseur qui, par

exemple, avait traduit Stuart Mill en serbe. Quarante-cinq ans d'exil, à Genève ou parmi les Yougoslaves de Hongrie, ou bien — au début — à Tsétigné, chez son beau-père.

Il avait épousé, en 1883, Zorka, l'aînée des dix enfants du prince de la Tserna-Gora. On sait quel magnifique éventail d'alliances celui-ci devait assurer plus tard à sa famille. Une fille mariée à un cousin-germain du tsar Alexandre III. Une autre mariée à un neveu (à la mode de Bretagne) de Napoléon III, et remariée au frère du susdit cousin-germain, à ce grand-duc Nicolas Nicolaïévitch qui a été généralissime au cours de la récente guerre. Un fils — c'est l'héritier présomptif, le Danilo qui s'est bruyamment prononcé en faveur de l'Autriche en 1915 — marié à une fille d'un grand-duc de Mecklenburg-Strelitz, sœur du grand-duc suivant et d'une princesse de Lippe. Une fille reine d'Italie. Une fille mariée à un Battenberg qui — ah! celui-là. Filleul de l'empereur François-Joseph, frère de l'Alexandre qui régna en Bulgarie de 1879 à 1886 — donc à une époque où les Bulgares envahirent la Serbie — oncle de la princesse André de Grèce (bru d'un roi des Hellènes, belle-sœur du roi suivant, tante

du roi actuel, et belle-sœur d'un prince marié à une Bonaparte), beau-frère d'une sœur d'Édouard VII et d'une femme qui était la fille d'un grand-duc de Hesse, la sœur du grand-duc suivant et de la tsarine épouse de Nicolas II, la belle-sœur du prince Henri de Prusse (frère de Guillaume II) et du grand-duc Serge (oncle de Nicolas II déjà nommé). Enfin un fils, Mirko, marié — en 1902 — à une tante (à la mode de Bretagne) d'Alexandre Obrénovitch.

La dernière combinaison avait ce résultat : que le trône de Belgrade restât aux Obrénovitch ou revînt aux Karageorgévitch, il appartiendrait toujours à un petit-fils du patriarche de la Tserna-Gora, et peut-être à un petit-fils en assez jeune âge pour que la régence fût confiée au patriarche en question. Les deux fils de Pierre I[er], Georges et Alexandre, sont nés, respectivement, les 27 août 1887 et 4 décembre 1888.

Aucune des parentés dont son beau-père le gratifiait peu à peu n'éblouissait l'élu de la Skoupchtina. Aucune ne l'inquiétait non plus. Il allait droit devant lui son petit bonhomme de chemin, comme on dit vulgairement, le chemin que les besoins et les aspirations du pays indiquaient avec netteté.

Ces besoins, en politique extérieure, exigeaient que la Serbie cessât d'être une colonie commerciale et un outil diplomatique de l'Autriche-Hongrie. Favoriser le développement de l'industrie en veillant à ce que les deux empires centraux ne fussent plus seuls à fournir les capitaux, le personnel technique, les machines ; moderniser l'agriculture ; préparer aux produits de celle-ci et des mines, ainsi qu'aux importations, des voies orientées désormais vers tous les points cardinaux. Par conséquent, améliorer le réseau des routes, ferrées ou non ; s'occuper du Vardar et de Salonique en démontrant à la Grèce que, loin de vouloir contrecarrer ses ambitions légitimes, ou plutôt ses droits, on ne désirait que travailler fraternellement à la satisfaction d'intérêts communs ; songer à un débouché du côté de l'Adriatique. Tel était le plan économique.

Rompre avec les habitudes des Obrénovitch pour en revenir à la tradition des Karageorgévitch, celle des relations étroites avec la Russie. Apprendre à la France que les Serbes étaient ses amis fervents — et il y avait là une tradition aussi, et non point particulière aux Kara-

georgévitch, ni même au nouveau souverain, car elle remontait aux Némania. Amener l'Angleterre à se demander si elle avait été bien avisée en livrant aux Habsbourg la Bosnie-Herzégovine et si son dogme de l'intégrité de l'empire ottoman demeurait soutenable. Tel était le plan diplomatique. Et il fallait autant de courage que d'habileté pour le réaliser, à proximité d'une Italie alors triplicienne, et dans le voisinage immédiat d'une Roumanie gouvernée par une branche des Hohenzollern.

A quoi bon rappeler ce que fut la conduite de l'Autriche-Hongrie à l'égard de la Serbie, à dater du moment où celle-ci eut manifesté la résolution d'être serbe enfin, et de vivre au lieu de végéter, et, en même temps, à l'égard des Bosniaques, des Croates, des Slovènes, des Dalmates, qu'il fallait empêcher de loucher vers Belgrade, vers l'aube yougoslave. La suzeraine répudiée n'avait plus qu'une idée, qui lui voilait le reste de l'horizon universel, y compris la question tchèque, et les progrès du collectivisme viennois, et les tendances communistes des paysans magyars; elle était la proie d'une obsession sénile : châtier à n'importe quel prix le petit peuple qu'elle consi-

dérait comme rebelle. Et cette monomanie était entretenue, exacerbée, par l'Allemagne, qui avait décidé de faire éclater sur les bords du Danube et de la Save le cataclysme qu'elle n'arrivait pas à amorcer du côté des Vosges.

En politique intérieure, Pierre Ier, pour être un homme de son temps, n'avait à suggérer ou seconder que des réformes peu nombreuses et peu profondes. A la rigueur, le conservatisme lui eût suffi. Il ne s'agit pas ici d'un paradoxe. La Serbie a toujours été, même sous les Obrénovitch, une des nations les plus démocratiques du globe. On n'y conçoit point, par exemple, la nécessité d'entraves à la liberté de la parole ou de la presse, à la liberté de réunion ou d'association. Toutes les races y jouissent de l'égalité absolue des droits privés et publics, tous les cultes y sont respectés. Ce n'est pas en cette contrée que l'on eût songé à une législation antijuive analogue à celle qui sévit si longtemps en Russie et à celle qui sévit encore en Roumanie. Tout le monde, là-bas, se traite de frère ou de sœur, et tout le monde se tutoie, sans distinction de classe.

D'ailleurs les classes y existent-elles? Les Serbes, à aucune époque, n'ont toléré le joug

de n'importe quelle espèce d'aristocratie. Dans l'état de paix, les *kmètes* et les *knèzes,* que nous appelons comtes et princes, n'étaient rien de plus ni d'autre que les chefs élus, ceux-ci d'un district ou d'un gros canton, ceux-là d'un menu canton ou d'une bourgade, — élus, non pas à cause de leur ascendance ou de leurs ressources, mais en raison de leurs facultés et qualités personnelles. Dans l'état de guerre, les *voïvodes,* que nous appelons généraux, n'étaient, le plus souvent, que des chefs élus aussi. Quant aux souverains, nous avons vu que Karageorges et Miloch étaient des marchands de bestiaux. Lazare Grèblianovitch avait été choisi par et parmi ceux des knèzes et des kmètes que l'état de guerre avait transmués en voïvodes. Pierre Ier a été désigné par une sorte de congrès, à la manière d'un président de république.

On dit de la Grande-Bretagne, de la Belgique, de la Norvège, que ce sont des républiques à présidence héréditaire. C'est presque vrai. On est fondé davantage encore à le dire de la Serbie, car Pierre Ier et son fils Alexandre — le prince Georges a renoncé, le 15 mars 1909, à ses droits à la succession royale, et la ré-

gence a été confiée à son frère en Décembre 1913 — tiennent de la coutume et des mœurs autant que de la constitution, une autorité médiocre, sinon dérisoire, en comparaison de celle que laissent à leurs présidents le Portugal, la Chine, et les vingt et une républiques américaines. C'est du reste pourquoi les républicains de Croatie, et même de Slovénie, ont si peu hésité à se rallier au gouvernement de Belgrade, malgré sa façade monarchique, et en dépit de ce que racontent certains interviewers, moins soucieux d'impartialité qu'attentifs à développer les diatribes des gens dont la liste leur a été transmise par la direction de leur journal.

Au point de vue administratif, il s'en faut également de beaucoup que les Serbes soient en retard sur la Suisse, sur les États-Unis, sur les Dominions britanniques, puisqu'ils ont développé dans une très ample mesure l'autonomie locale et régionale. Au point de vue social enfin, le coopératisme, par exemple, est dans leur sang depuis quinze bons siècles. La fameuse *zadrouga*, débarrassée de ce qu'elle a gardé du communisme patriarcal, sera, est déjà, le modèle de la coopérative rurale de

production, de consommation, de crédit et d'assurances.

Ce qui est dans leur sang aussi, c'est une bravoure, que celle de nulle autre race ne surpasse, la bravoure qu'ils ont déployée, notamment, à Koumanovo, les 23 et 24 octobre 1912, et à proximité de Bitolié, du 14 au 19 novembre suivants, contre les Turcs, puis sur la Biégalnitsa, du 29 juin au 1er juillet 1913, contre les Bulgares. Koumanovo, non loin de l'éternel Kossovo; Bitolié, à laquelle les Français se déshabitueront peut-être un jour d'infliger le sobriquet turc de Monastir.

On sait ce que rapportèrent aux Serbes ces trois victoires et d'autres : un territoire peuplé de 1.170.000 personnes, serbes en majorité. Mais l'on connaît aussi comment la Bulgarie les avait remerciés de leur rôle décisif dans la prise d'Andrinople, rôle qu'ils avaient assumé spontanément, aucun texte ne les obligeant à le jouer; comment les grandes puissances, sur l'injonction de la Triplice, les contraignirent à abandonner les ports qu'ils avaient atteints au bord de l'Adriatique, et à se désister de toute revendication d'un débouché vers cette mer; comment, dans le traité signé à Bucarest le

10 août 1913, ils admirent que la Roumanie, sans avoir perdu une goutte de sang, s'adjugeât 300.000 habitants de la Dobroudja, et ils se chargèrent de fraternellement indemniser la Tserna-Gora. Ils partagèrent avec cette dernière, par moitié, la Rascie, et, grâce à eux, le roi Nicolas eut ainsi 450.000 sujets au lieu de 250.000.

Les gens qui croient à une justice immanente, et ils sont nombreux, et nous en sommes, espéraient alors qu'un jour il serait tenu compte à la Serbie de tant de générosité, de tant d'abnégation, et d'avoir prouvé, d'une manière si éclatante en même temps que si douloureuse, le souci d'éviter à l'Europe une guerre générale.

On nous en voudrait de rappeler ici les événements qui déchaînèrent la catastrophe, et au cours desquels le gouvernement de Belgrade poussa l'esprit de sacrifice au delà des limites concevables, se résignant à un assujettissement quasi intégral, à cause d'un crime dont il n'avait été le complice à aucun degré, mais où il sentait le prétexte cherché et machiné pour embraser l'univers.

Nous n'insisterons pas non plus sur les faits

qui se sont succédé depuis la fin de juillet 1914 jusqu'à la fin d'octobre 1918, à commencer par la victoire sur les rives de l'Iadar (16-20 août 1914), qui brisa l'offensive austro-hongroise, et la victoire sur les pentes du Roudnik (3-13 décembre 1914), qui eut pour conséquence, le 15 décembre, la reprise de Belgrade, occupée par l'ennemi depuis le 2, et le refoulement de l'invasion austro-magyaro-bavaroise. Ce miracle du Roudnik, analogue à celui de la Marne, et qui induisait « Champaubert » à écrire : « Aucune des armées engagées dans la campagne de 1914 n'a combattu avec plus d'héroïsme, ni fourni un pareil effort. »

Puis l'effroyable retraite d'octobre 1915 à janvier 1916, où il semblait qu'un peuple entier agonisât, traqué du Nord par les Germains et les Hongrois et de l'Est par les Bulgares, trahi au Sud par la Grèce de Constantin, secouru par personne. Et peut-être l'agonie eût-elle abouti à la mort, si l'exode n'avait eu pour guides des héros et des sages, Pierre Ier et ses deux fils, Poutnik, Pachitch. Puis les barbares martyrisant la patrie trois années durant, volant, incendiant, détruisant, comme

ils ne l'ont fait nulle part ailleurs, absolument nulle part, et multipliant les tortures et le massacre comme on ne l'a jamais fait qu'en Arménie, — pour ne parler que des temps modernes.

Enfin ce qu'a été la collaboration serbe dans la première revanche, la reprise de Bitolié, plus tard dans la lutte suprême qui amena la Bulgarie à demander l'armistice (30 septembre 1918), et contribua tant à imposer la même décision à la Turquie (31 octobre) et à l'Autriche-Hongrie (3 novembre).





IV

La Serbie du traité de Bucarest. — Les Allogènes : Roumains et Koutso-Valaques, Albanais, Bulgares, Turcs, Grecs. — La frontière du côté de la Bulgarie.

Le Royaume-Uni des Serbes, Croates et Slovènes s'efforce aujourd'hui d'obtenir des frontières correspondant à des moyennes équitables, rationnelles et pratiques entre les limites de l'unité ethnique et linguistique des Yougoslaves, de leur unité historique, d'une relative unité géographique, d'une approximative unité économique et sociale. Il y éprouve de graves difficultés.

Qu'il soit permis d'étudier ici les solutions qui devraient et pourraient être apportées à ce problème. Que cela soit permis à un Français qui, certes, ne dissimule point une serbophilie, d'ailleurs prouvée par lui à maintes reprises, dix, quinze, vingt ans avant 1914, mais dont les publications antérieures ont établi aussi l'affection pour deux au moins des nations

actuellement en compétition avec les Yougoslaves au sujet de divers territoires, — à un Français qui, en tout cas, et en dépit de tout, veut et sait ne jamais s'écarter, en pareilles matières, d'une impartialité rigoureuse.

Les Yougoslaves sont en butte à des attaques et à des manœuvres telles, que l'on en arrive à se frotter les paupières, à se demander si l'on ne rêve pas, si, oui ou non, ils se battirent avec ou contre nous.

On va jusqu'à feindre d'oublier ce que la guerre leur a coûté. On passe sous silence, par exemple, que, si le conflit a fait perdre à l'Italie un soixante-dixième de sa population — 500.000 personnes sur 35.000.000 — à la France, un vingtième, à la Roumanie, un dixième, la Serbie, elle, en a perdu un quart. Si un septième de la France n'est plus qu'un champ de ruines, la proportion, en Serbie, est des quatre cinquièmes.

D'autre part, il semble étrange que l'Italie et la Roumanie s'acharnent à démembrer la Yougoslavie, alors qu'en 1913 elles ont repoussé avec indignation, comme l'exigeait leur honneur, la proposition que l'Autriche-Hongrie osait leur adresser, d'une collabo-

ration, plus ou moins indirecte, à un écrasement de la Serbie.

Enfin n'est-il pas étonnant que l'on n'ait pas encore répliqué à l'assertion, selon laquelle la moitié de la race yougoslave ne serait, après tout, qu'une ennemie d'hier. Évidemment il y avait beaucoup de Croates et de Slovènes dans les armées austro-hongroises, et beaucoup de Serbes de la Bosnie-Herzégovine et du Banat. Mais il y avait en outre, dans ces armées, beaucoup de Tchèques et de Slovaques, de Polonais et de Ruthènes, beaucoup de Roumains de la Transilvanie et du Banat, beaucoup d'Italiens du Trentin. De même que les armées allemandes contenaient beaucoup de Polonais, et des Danois du Slesvig, et des Alsaciens-Lorrains. Et si, dans les constatations de ce genre, on voulait être logique jusqu'au bout, il faudrait rappeler que les Croates, les Slovènes, les Bosniaques, etc., sous la domination des Habsbourg, ne cessèrent d'encourir autant de persécutions, sinon davantage, que les Roumains de Transilvanie et les Italiens du Trentin, alors que, cependant, la Roumanie fut une vassale de la Triplice jusqu'en septembre 1916, et que l'Italie ne rompit avec les

Habsbourg et les Hohenzollern qu'en août 1914.

Mais l'on réussirait à compter sur les doigts d'une main les journaux capables de remémorer ces choses à leurs lecteurs. Les autres n'ouvrent guère leurs colonnes qu'à ce qui tend à nuire, dans l'opinion, aux Yougoslaves. C'est, assure-t-on, la faute à la censure. La censure a bon dos. Elle n'est pas responsable de ce qu'après avoir publié en première page, en gros caractères et sous un gros titre, le total des militaires italiens tués au cours de la guerre, on ne donne qu'à la deuxième page, en menus caractères et sous un menu titre, le chiffre des pertes serbes. Elle n'est pas non plus responsable de la complaisance avec laquelle on reproduit les insultes multipliées, en vers ou en prose, contre la France, par certains Italiens assoiffés de la Dalmatie comme les Pangermanistes rêvaient de Dunkerque, de Calais et de Boulogne. Ce n'est pas la censure qui exige une disproportion entre les informations sur le séjour à Paris du prince Alexandre, et les articles sur les moindres déplacements et les moindres propos des membres des familles régnantes d'Italie ou de Roumanie. Ce n'est pas elle qui ordonne l'insertion de toutes les

diatribes inspirées contre la Serbie à tel Tsernagorien, ou Albanais, ou Koutso-Valaque, ou à tel bolchevik de Croatie.

Nous imaginons qu'au demeurant, si ces dénis de justice attristent les Yougoslaves, ils ne les inquiètent point. Ce n'est pas sur les journaux que cette nation compte pour la satisfaction de ses aspirations légitimes et de ses besoins essentiels. C'est sur la Conférence de la Paix, qui, personne n'a le droit d'en douter, s'inspirera, dans ses décisions, de la bonne foi et du bon sens, ni plus, ni moins, et dont les membres s'amusent probablement du mal que les Serbophobes se donnent pour tâcher de l'influencer, comme ils s'amuseraient de campagnes italophobes ou roumanophobes.

Le vœu primordial des Yougoslaves, c'est que soit tenue pour indiscutable l'intégrité du territoire serbe, tel qu'il a été délimité par la paix de Bucarest. Cette intégrité est en effet, en quelque sorte, sacrée, au même titre que celle des autres pays victorieux. Si féru que l'on soit du principe des nationalités, on ne va pas amputer la France de ses arrondissements flamands au profit de la Belgique, ou transférer à l'Italie l'ancien comté de Nice et

la Corse, ou arracher à l'Italie la région qu'habitent 57.000 Slovènes, ni voler à la Belgique, à la Roumanie, à la Grèce, un centimètre carré du sol qui était leur il y a cinq ans.

Le traité de Bucarest a augmenté de deux cinquièmes la superficie de la Serbie, et d'un quart ou d'un cinquième la population. Grâce à l'accroissement de superficie, le royaume en cause complétait à peu près sa possession du bassin de la Morava, et se voyait assurer le haut et moyen bassin du Vardar. C'est la moitié nord-orientale de la Rascie, et les deux tiers septentrionaux de la Macédoine. Régions où se trouvent d'anciennes capitales serbes, Prichtina qui fut le Reims et le Saint-Denis de la plupart des Némania, Skoplié (l'Ouskoub des Turcs), qui fut l'Aix-la-Chapelle de Douchan, Prilip, où résidait le Kraliévitch Marko. Prizrend et Bitolié avaient 60.000 habitants, Prichtina en avait 40.000, Tétovo (le Kalkandélé des Turcs) et Vélès (le Kœprulu des Turcs), environ 22.000, et Ichtip, dans les 20.000.

Il existe des groupes allogènes dans la Macédoine serbe. Il en a toujours existé dans tous

les pays du monde. Il en existait un dans la Serbie d'avant 1913, celui des Roumains du Nord-Est.

Ces Roumains descendent de ceux qui, au XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe, passèrent le Danube pour bénéficier, sur sa rive droite, d'un régime plus démocratique que celui en vigueur sur la rive gauche. Leurs grands-pères et leurs pères ont spontanément participé aux guerres serbo-turques de 1804-1813, à celle de 1815, à celle de 1876-1878. Eux-mêmes ont lutté contre les Bulgares en 1913, et ce furent, dans les rangs des Alliés, les seuls combattants roumains depuis juillet 1914 jusqu'en septembre 1916. Notons que les Serbes avaient émigré en Valachie aux XVe, XVIe et XVIIe siècles pour fuir la tyrannie turque. Jamais avant 1919 il n'avait été question d'un irrédentisme des Roumains de Serbie, pas plus que jamais sans doute il ne sera question d'un irrédentisme des Serbes de Roumanie.

Au surplus, le nombre des Roumains de Serbie diminue peu à peu. Daces latinisés et Celto-Slaves s'entendent au point que les mariages sont innombrables entre eux. Les

chiffres suivants montrent les progrès de la fusion. Les Valaques prétendus irrédentistes vivent dans les départements du Timok, de la Kraïna, de Pojarévats et de la Morava. Le recensement de 1900 constatait, dans ces quatre départements, la présence de 120.658 Roumains sur 621.670 habitants, soit à peine 19 et demi °/₀. En 1910, il restait 93.640 Roumains sur 725.224 habitants, soit moins de 13 °/₀.

On remarquera en passant à quel point nous sommes loin des 260.000 Roumains signalés en Serbie par certains polémistes. Il est vrai qu'il s'est rencontré des mystificateurs pour écrire 400.000 et même 800.000. Simplement.

D'autres Roumains sont épars dans la Macédoine serbe. Ce sont les Koutso-Valaques, que l'on s'obstine à appeler aussi Valaques du Pinde, alors que ces bergers nomadisent du Pinde au Rhodope et du Kopaonik à l'Olympe. On a eu l'audace d'affirmer qu'ils étaient 100.000. Pour atteindre à ce total — et encore ! — on a additionné, aux Koutso-Valaques de Serbie, ceux de Grèce, qui sont sept ou huit fois plus nombreux. Et au fait, comment expliquer que, pour ceux de Grèce, on ne réclame, ni

l'indépendance, ni le rattachement à l'Albanie, ni même l'autonomie ?...

Les Koutso-Valaques de Serbie sont domiciliés dans les départements de Tétovo, de Koumanovo, de la Brégalnitsa, du Tikvech, et de Bitolié. Au recensement de 1910, ces cinq départements étaient habités par 560.528 Serbes et... 11.072 Koutso-Valaques. On n'admettrait pas que nous soulignions ces chiffres.

Cette région contient quelques familles de Grecs, de Juifs, de Tsiganes, d'Arméniens, un faubourg turc dans plusieurs villes, beaucoup d'Albanais à l'Ouest et de Bulgares à l'Est. C'est un peu une mosaïque ethnique, et à cet égard on a raison de la comparer à la Transilvanie, au Banat, à la Boukovine, à la Tchéco-Slovaquie. Mais qui donc conteste les droits de la Roumanie sur la Transilvanie, bien que celle-ci renferme tant de villes allemandes et de villages magyars, — sur la zone orientale du Banat, où foisonnent cependant les Magyars, les Allemands et les Serbes, — sur la Boukovine, où une si forte proportion de la population est ruthène ? Et qui donc chicane à la Bohême tels et tels districts germanisés, à la Slovaquie tels et tels cantons magyarisés ou

polonisés? Ici encore il nous paraît superflu d'insister.

Les Yougoslaves n'aspirent pas à la moindre modification de leurs frontières du côté de l'Albanie et de la Grèce. Ils n'avaient que du mal à attendre d'une Albanie gouvernée par un prince de Wied. Se souvient-on de ce *mbret* désigné par les empires centraux? Pauvre fantoche, brusquement transmué en monarque sur les instances de sa tante, la reine Élisabeth de Roumanie, la femme de l'oncle et prédécesseur du roi Ferdinand. Dès que les Chkipétars eurent un souverain de leur sang, de cordiales relations s'établirent entre eux et les Serbes. Ceux-ci n'ont eu qu'à se louer d'Essad, au cours de la retraite de 1915-1916. Quant à la Grèce, en 1912 et 1913, puis après la chute de Constantin, ce fut, par excellence, l'amie loyale et dévouée.

Par contre, les plus élémentaires notions d'histoire et de géographie induisent à comprendre que la Serbie a besoin de rectifications de frontières du côté de la Bulgarie. Besoin d'abord au point de vue sentimental. La Bulgarie doit maintes revanches à sa voisine de l'Est. Pendant la guerre gréco-turque de

1897, un accord secret fut conclu entre les gouvernements de Belgrade et de Sofia, qui s'engageaient mutuellement à soutenir les Hellènes dans le cas où la partie viendrait à sembler perdue pour ceux-ci. La Bulgarie révéla le traité à Stamboul, moyennant diverses concessions en Macédoine. En 1904, autre accord secret entre les deux mêmes nations, qui adoptaient pour la Macédoine une politique commune et se préparaient à une union douanière. La Bulgarie révéla le traité à Vienne. En 1908, elle approuva l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche. On sait comment éclata la guerre de 1913 ; on a peut-être oublié qu'au lendemain de l'armistice, Ferdinand de Cobourg demandait à Belgrade une paix séparée, en échange de sa liberté d'action contre la Grèce et la Roumanie.

Il est en outre salutaire que le silence ne tombe jamais sur les faits suivants. D'août 1914 à octobre 1915, c'est-à-dire quand la Bulgarie se donnait pour neutre, des bandes commandées par des officiers bulgares travaillaient à couper les communications de la Serbie avec Salonique. Résurrection de ces fameux comitadjis qui, une quinzaine d'années durant,

avaient désolé la Macédoine, assassinant un Turc par-ci par-là, acharnées, en réalité, à l'extermination des Serbes et des Grecs. Enfin les Bulgares se sont montrés en Serbie, de novembre 1915 à septembre 1918, plus féroces, et c'est assez dire, que les Germains et les Magyars.

Dans le département de la Toplitsa, ils ont massacré vingt mille femmes, enfants et vieillards. A Vrania et dans les villages environnants, trois mille victimes. Mais n'anticipons pas sur la publication d'une statistique annoncée par l'une des commissions de la Conférence de la Paix, et dont la lecture épouvantera une humanité qui se croit saturée d'horreur. Contentons-nous de noter ceci encore. Le traitement infligé au cardinal Mercier a été ignoble ; qu'est-ce, pourtant, auprès du sort de l'archevêque serbe de Skoplié, Vincent, torturé à l'orientale, puis tué, avec 159 de ses prêtres, par les Bulgares ? Et ceux-ci ont incarcéré un autre métropolite, qui est mort dans sa geôle, et un évêque qui n'a été libéré qu'après des mois et des mois.

C'est aussi au point de vue stratégique que les Serbes ont besoin d'une rectification de leur

frontière de l'Est. Il y a eu dix-huit guerres entre les deux nations. Dix-sept ont été commencées par la Bulgarie sans déclaration préalable. Le centre de la Serbie doit être protégé contre l'éventualité d'une nouvelle attaque brusquée, éventualité à ne point perdre de vue, avec des voisins dans le genre de ceux dont la mentalité est si abjecte, qu'en sollicitant de Franchet d'Espérey un armistice, ils lui offraient de se retourner sans délai contre leurs alliés de la veille, du matin, les Turcs. Et il y a lieu d'observer que la frontière actuelle est très proche de la voie ferrée de Belgrade à Salonique par Nich et Skoplié, et de celle qui relie Nich à la Roumanie par la vallée du Timok, deux artères dont la sécurité est une question vitale pour le commerce de la Serbie.

Il importe, en conséquence, que toute la frontière soit légèrement poussée de l'Ouest à l'Est. Elle remonterait la Strouma depuis la limite du territoire grec jusqu'au confluent du Dzermen, épouserait alors les lignes de faîtes, et permettrait, en particulier, d'assurer entre Tsaribrod et Slivnitsa une défense qui ne pouvait naguère être organisée qu'entre

Tsaribrod et Pirot. Dans les parages danubiens, elle serait tracée en sorte de laisser à la Yougoslavie le haut bassin du Lom, le bassin de l'Aktcher et la rive droite du bas Timok.

Parmi les résultats de cette modification, ne négligeons pas de mentionner le rattachement à la mère-patrie d'une population serbe, relativement nombreuse dans la zone en cause. On réparerait ainsi une iniquité commise par le Congrès de Berlin, en dépit des efforts de la Russie pour ce qui touche le district de Vidine, et d'une liasse de pétitions. Celle, par exemple, du district de Tern et Breznik avait été signée par 16 000 hommes adultes.





V

La question du Monténégro. — La Bosnie-Herzégovine. — Croatie, Slavonie-Sirmie. — La Slovénie. — Médioumourie, Baranya, Batchka. — La question du Banat.

On sait que la Tserna-Gora n'est pas moins serbe, à tous égards, que le bassin de la Morava. Aussi les déclenchements d'insurrection et les déclarations de guerre y ont-elles, séculairement, suivi ou précédé de très peu ceux de la Serbie. Pour ne citer que des dates récentes, elle est entrée en lutte quelques jours avant la Serbie contre les Turcs en 1912, quelques jours après contre l'Autriche-Hongrie en 1914. Cependant l'évolution politique, économique et sociale des deux pays ne s'est point poursuivie selon un parallélisme parfait. Une notable différence était déjà imposée par celle des milieux géographiques. Elle a été aggravée, au cours des quinze dernières années, par la volonté de Nicolas Pétrovitch Niégoch.

Celui-ci a succédé en 1860 à son oncle

Danilo, qui était arrivé au pouvoir en 1851. La coutume locale transmet la couronne de l'oncle au neveu. Ainsi, Danilo avait eu pour prédécesseur son oncle Pierre, dont l'avènement remontait à 1830.

Les relations entre Niégoch et Karageorgévitch furent cordiales, même après que Pierre eut perdu sa femme (4 mars 1890), même après que le mariage d'une des sœurs de la défunte avec Victor-Emmanuel de Savoie-Carignan (24 octobre 1896) eut commencé à donner la berlue au roitelet de la montagne. Elles tiédirent à partir du jour où la princesse Hélène eut été promue reine d'Italie (29 juillet 1900). Elles fraîchirent lors de l'élection de Pierre Ier. Enfin Nicolas, qui n'a pas gardé rancune à la Triplice de l'avoir contraint à évacuer Skadar en 1913, ne pardonnera jamais au premier de ses gendres le cadeau dont celui-ci l'a bénévolement gratifié vers la même époque : la moitié sud-occidentale de la Rascie, avec des villes comme Diakovitsa (25.000 habitants) et Petch (20.000), le siège du vieux patriarcat serbe. Cadeau qui augmentait d'un tiers la superficie de la Tserna-Gora, et de quatre neuvièmes sa population.

Nous n'avons pas à nous étendre sur le caractère et la biographie de ce souverain. Leurs lignes essentielles ont été fixées une bonne fois, bien qu'en passant — et pour la première fois en France (1915), — par un maître, M. Ernest Denis, dans un livre fondamental, *La Grande Serbie.* Quant au rôle joué par les trois Niégoch en 1915 et 1916, M. Auguste Gauvain, dans son étude sur *La Question yougoslave*, l'a précisé autant que le lui permettaient les conjonctures diplomatiques, administratives, etc. Il suffira de rappeler qu'à Podgoritsa, le 27 novembre 1918, une assemblée nationale a voté, à l'unanimité, la fusion du pays, sans réserves ni conditions, dans l'unité yougoslave.

Cette décision était conforme à des propositions que les principaux hommes politiques de la Tserna-Gora avaient antérieurement soumises au roi. Le ministère Miouchkovitch s'était retiré le 20 mai 1916 parce que Nicolas avait refusé d'abdiquer. Le cabinet suivant, présidé par M. Radovitch, avait exprimé un avis identique le 18 août. N'ayant point reçu de réponse, il était revenu à la charge le 11 janvier 1917. Nicolas était alors, comme un simple Père Du-

chêne, entré dans une grande colère, et M. Radovitch et ses collaborateurs avaient démissionné.

Certains journaux insèrent à chaque instant les protestations du détrôné. La lecture de ces papiers, confrontée avec la matérialité des faits universellement connus, rend inévitables, pour un observateur impartial, diverses constatations. L'ex-monarque et la minuscule équipe de ses suprêmes défenseurs affirment que les Serbes promènent la terreur par toute la Tserna-Gora, et que tous les députés à l'assemblée de Podgoritsa devaient leur élection à la violence ou à la corruption. Mais ils n'ont pas encore fourni la moindre preuve, même morale, à l'appui de telles assertions.

Ils affirment que la majorité, la presque totalité de la population leur est demeurée fidèle. Mais pas un d'entre eux n'est allé s'offrir aux acclamations de cette masse loyaliste, depuis près de quatre mois que leur pays a recouvré la paix. Ils affirment que la volonté des Tserna-Goriens de ne pas s'unir à la Serbie est établie par des insurrections. Mais il a été publié en Suisse, en Angleterre, aux États-Unis, que ce prétendu soulèvement se réduit

aux allées et venues de quelques petites bandes, commandées par des officiers qui ne sont pas du terroir, et pourvues d'armes et de munitions qui n'existaient pas dans la contrée avant février 1919 ; or, ces allégations n'ont pas été réfutées.

Enfin comment, en pleine France républicaine, et pendant que s'y concertent les délégués de toutes les nations démocratiques du monde, délégués notoirement résolus à ne s'inspirer, dans leurs délibérations, que des principes les plus modernes, et chez qui, du reste, d'autres conceptions seraient... inconcevables, comment se trouve-t-il une presse pour aider un monarque à militer contre le peuple qui tient à ne plus entendre parler de lui ?

En réalité, les intérêts de ce peuple plaident, intégralement et exclusivement, en faveur de sa fusion dans la Yougoslavie, et ce monarque est un simple instrument de fortune entre les mains de personnes obsédées par une idée, la même qui tourmentait l'Autriche-Hongrie des Habsbourg : dérober à la Yougoslavie, sous n'importe quel prétexte, par n'importe quel moyen et à n'importe quel prix, autant de territoire et de population que possible, et, avant

tout et par-dessus tout, restreindre le nombre de ses accès à la mer.

La Tserna-Gora possède deux bourgades au bord de l'Adriatique, Bar et Oultsigné (l'Antivari et le Dulcigno des Italiens). L'Herzégovine a deux ports également, et de valeur moindre encore ; l'un, le village de Néoum, est situé entre le delta de la Narenta et le fond du golfe de Péliéchats (Sabbioncello, prononçaient les Vénitiens) ; l'autre est un hameau à l'embouchure de la Soutorina, qui se déverse dans le goulet du dédale de Kotor (Cattaro). Elle est, à notre connaissance, et pour l'instant — car, par le temps qui court, il faut être circonspect dans les déclarations de ce genre — l'un des pays dont l'incorporation à la Yougoslavie n'est contestée à aucun titre. Elle fut toujours chère aux Serbes, aux Croates et aux Slovènes parce que, dans l'histoire de leur langue commune, elle fut reine, comme la Toscane pour l'italien et la Castille pour l'espagnol.

Elle fait bloc avec sa grande sœur la Bosnie. A elles deux, elles contenaient, avant la guerre, 1.950.000 habitants, presque tous yougoslaves en dépit des différences de religion ou de secte. Les Orthodoxes, c'est-à-dire

les Serbes, figuraient là dans la proportion de 44 °/₀, les Musulmans, d'origine serbe aussi, et de langue yougoslave, dans la proportion de 32 °/₀, et les Catholiques, c'est-à-dire les Croates avec quelques Slovènes, dans celle de 23 °/₀. Saraïévo était une petite capitale de 53.000 âmes.

Puisque nous en sommes aux anciennes provinces austro-hongroises dont le rattachement au nouveau Royaume-Uni n'est discuté par personne, voici la Croatie — abstraction faite du district de Riéka (Fiume) — la Slavonie et la Sirmie. Cette dernière, coincée entre le Danube, la basse Save et le Bosoute, ne dépendait de la Slavonie que depuis le compromis de 1867. C'est dans ses limites que se dressent une Mitrovitsa qui est le Sirmium des Romains, Carlovits, siège d'un archevêché dont relèvent notamment les Serbes de la Batchka et du Banat, et un célèbre faubourg de Belgrade, Zémoune, le Semlin des Germains et des Magyars. Mais la cité majeure de la Croatie-Slavonie-Sirmie est Zagreb (l'Agram des susdits), la capitale des Croates ; 80.000 habitants, soit seulement 10.000 de moins que Belgrade. La population de la région, en 1913, était de

2.630.000 personnes, dont 1.632.000 Croates et Slovènes, 660.000 Serbes, et 338.000 Magyars, Allemands, Juifs, Tsiganes, Roumains, Italiens, Slovaques, Ruthènes, etc.

En ce qui concerne la Slovénie, nous ne parlerons, en ce moment, ni du district de Goritz et Gradisca, ni de celui de Trieste, ni de l'Istrie. La Yougoslavie demande la totalité de la Carniole, où il y avait, à la veille de la guerre, 500.000 Slovènes sur 527.000 habitants et où se trouve leur capitale, Lioubliana, la Laibach des Germains (45.000 âmes). Elle demande le tiers sud-oriental de la Carinthie, c'est-à-dire un territoire où étaient massés 120.000 Slovènes, et où ils étaient à peu près seuls. Tsélovets (Klagenfurt), avec ses 30.000 âmes, est de ce côté. Elle demande le sol qui forme le tiers sud-oriental de la Styrie, et où 411.000 Slovènes représentaient la quasi-totalité de la population, avec la ville de Maribor ou Marburg (28.000 âmes, exactement comme Nich).

En revenant dans ce qui fut la Transleithanie, on rencontre la Médioumourie, que limitent la Drave, la Styrie, et la basse Moura. Ce district triangulaire est réclamé par la Yougoslavie parce que ses 83.000 habitants sont tous

Croates ou Slovènes. Plus à l'Est, le Baranya, pays d'entre Danube et basse Drave, avec une ville de 50.000 âmes, Petchoui — préférez-vous, en magyar, Pecs, ou, en allemand, Fünfkirchen, Cinq-Églises? — est en majeure partie yougoslave, en raison de ses 89.000 Croates, Serbes et Slovènes. Enfin, les Yougoslaves, — 124.000 Serbes, 78.000 Croates et 31.000 Slovènes — constituent, au point de vue ethnique, la majorité relative des 620.000 habitants de la Batchka. Celle-ci, avec des cités comme Soubotitsa (la Szabadka des Magyars, la Maria-Theresiopel des Germains, 100.000 âmes), Novisad (Uj-Videk, Neusatz, 35.000) et Zombor (31.000), correspond au Comitat de Bacs-Bodrog. C'est la moitié méridionale de la mésopotamie d'entre Danube et Tisza.

Le Banat s'étale par delà, région sensiblement carrée, que limitent, au Nord, le bas Morich (ou Maros), à l'Ouest, la basse Tisza et le Danube, au Sud le Danube encore, et à l'Est, d'abord la frontière roumano-magyare d'avant 1916, depuis les Portes de Fer jusqu'aux environs du mont Gougou, ensuite la ligne de faites qui clôt les bassins du Témich

(ou Témès) et de la Béga. La zone orientale est montagneuse, le centre est un plateau de faible altitude, la lisière occidentale et méridionale est une plaine marécageuse, où les eaux de la Tisza et de la Béga, du Danube et du Témich forment un labyrinthe de canaux naturels ou artificiels.

Le Banat, sur les deux tiers de sa superficie, n'est qu'un immense champ de blé. D'autre part, quiconque le possède en entier est stratégiquement le maître de Belgrade et de la basse Morava.

La Roumanie le revendique. Loin de nous la pensée qu'elle vise à cette supériorité militaire éventuelle. Il faudrait supposer qu'elle regarde les Yougoslaves comme des ennemis latents, et une telle hypothèse serait abominable. Voyons sur quoi sont fondées ses prétentions, et, du même coup, celles de la Yougoslavie, qui, elle, demande seulement une portion du pays.

Les Roumains sont arrivés dans le Banat au XVIII[e] siècle, ni plus tard, ni plus tôt que les Magyars et les Allemands. La population était alors exclusivement slave, et ce, depuis une époque antérieure à la descente des Corutanes et des Sorabes, nous l'avons constaté. Au

moyen âge, la Hongrie lui avait laissé une certaine autonomie. Le principal bénéficiaire de celle-ci, le Grand Voïvode, était souvent le parent par alliance de son suzerain. Un Grand Voïvode fut régent à Budapest de 1114 à 1131.

Après Kossovo, une profusion de Serbes passèrent le Danube, sous la conduite de Démêtre, frère cadet de Marko le Kraliévitch. Il n'y avait plus de Grand Voïvode. Démêtre fut autorisé à créer à son profit une Youpanie dans le tiers occidental de la région, le Torontal. Quand il mourut, sans héritier, en 1414, on admit à lui succéder Stéfane, fils de Lazare Gréblianovitch. Douze ans après, Georges Brankovitch, fils du fameux Vouk, fut intronisé, et l'on reconstitua pour lui la Grande Voïvodie, en l'augmentant de la Sirmie. Le nombre de ses sujets alla s'accroissant à mesure que les Turcs achevaient la conquête de la Serbie. Son fils et son petit-fils virent se réfugier auprès d'eux bien des gens incapables de vivre sous la tyrannie qui sévissait à Belgrade. Ces évadés furent deux cent mille de 1480 à 1483. Mais leur contingent avait été important dès 1459, et le fut de nouveau en 1502. A l'extinction de la dynastie

des Brankovitch, ce fut simplement le souverain de Hongrie qui devint Grand Voïvode. En 1918, l'empereur et roi Charles conservait ce titre dans sa riche collection.

Le Banat était si connu pour serbe, que toutes les cartes des XVIe et XVIIe siècles lui donnent le nom caractéristique de Rascie. Quand les Turcs le réorganisèrent en 1552, ils ne prirent que ses deux tiers orientaux pour former le vilayet de Témichvar ; le Torontal et la Sirmie eurent une administration spéciale, à laquelle des Serbes furent appelés à participer. En 1690, l'élément orthodoxe du Banat reçut un renfort de 40.000 familles, amenées de la haute Morava par Arsène Tchernoïévitch, patriarche de Petch.

Lorsque, deux siècles plus tard, la Hongrie imagina les Confins militaires, elle maintint, dans les deux tiers septentrionaux du pays, le régime civil, sous l'autorité d'un ban, sorte de margrave, dont le titre était évidemment une altération du vieux mot polonais *pan*, seigneur. Les fonctions de ban de Témichvar avaient d'ailleurs été instituées avant l'invasion turque. Mais dès 1774, le Torontal et la Sirmie furent transformés en un comitat serbe autonome. Ne

voulant pas abuser des dates, nous nous contenterons d'ajouter qu'en 1848, les Serbes du Banat, sous le commandement de Stratimirovitch, affirmèrent leur nationalité en faisant cause commune avec les Croates de Yélatchitch.

Depuis le compromis, le pays est divisé en trois comitats longitudinaux, le Torontal, le Témich et le Krasso. La population globale était, en 1913, d'environ 1.560.000 habitants, dont 592.000 Roumains, 368.000 Slaves, 350.000 Allemands, 200.000 Magyars, et 50.000 Tsiganes. Si l'on défalque des Slaves, 40.000 Croates et Slovènes, Tchèques et Slovaques, Ruthènes, Polonais, il reste 328.000 Serbes. Il y avait, dans le Torontal, 222.000 Serbes et 87.000 Roumains ; dans le Témich, 169.000 Roumains et 81.000 Serbes; dans le Krasso, 336.000 Roumains et 25.000 Serbes. Ces chiffres résultent, pour nous personnellement, d'une confrontation attentive et scrupuleuse entre les statistiques de l'ancienne administration hongroise, celles établies par les gouvernements roumain et serbe, et celles produites par les Églises orthodoxes de Roumanie et de Serbie.

En somme, les Yougoslaves ont la majorité relative sur tous autres éléments ethniques dans la moitié occidentale du Banat, et les Roumains dans la moitié orientale. L'équité veut donc que celle-ci soit attribuée à la Roumanie, et celle-là à la Yougoslavie. Le territoire que demande le nouveau Royaume-Uni, et où se trouvent les villes de Témichvar (75.000 âmes), de Vélika-Kikinda (27.000), de Véliki-Betchkérek (26.000), et de Pantchévo (21.000), confine à la Serbie, à la Sirmie et à la Batcka, et constitue, pour Belgrade et la Morava, une zone de sécurité tout au moins morale. Le territoire à incorporer à la Roumanie est limitrophe de la Valachie et de la Transilvanie. Il est douteux que les 70.000 Yougoslaves qu'il renferme pensent jamais se plaindre de cette incorporation.

Par contre, si le Banat entier passait sous la domination du gouvernement de Bucarest, quel boulet à traîner, que cette masse de plus de 360.000 Slaves, chez qui l'irrédentisme ne tarderait pas à naître et grandir. Hâtons-nous d'enregistrer que les mieux renseignés et les plus clairvoyants parmi les Roumains et leurs amis français, ont constamment proposé une

solution identique à celle que la Yougoslavie soumet à la Conférence de la Paix. Ce fut le cas de l'illustre historien Xénopol dès 1892, puis des délégués officieux que le gouvernement de Bucarest envoya à celui de Paris en février 1915, puis d'un roumaniste éminent, le professeur Emmanuel de Martonne, dans une communication lue à la Société de Géographie de Paris le 7 mars 1915 et un article inséré par *la Revue de Paris* le 15 mai suivant. Toutefois, le document le plus précieux à cet égard est un article publié dans *la Revue Hebdomadaire* le 20 mai 1915 par le Dr Jean Cantacuzène, de l'Institut Pasteur de Paris, professeur à l'Université de Bucarest et membre de l'Académie roumaine, article dont la conclusion est qu'aux points de vue géographique, ethnique, linguistique, historique, stratégique, économique — et moral — la Roumanie ne peut revendiquer que la moitié orientale du Banat.





VI

La Dalmatie et son archipel. — Les questions de Fiume, de Trieste et de l'Istrie, de Goritz et Gradisca. — L'avenir économique de la Yougoslavie.

La Dalmatie est une province de forme étrange, qui, assez large vers le Nord-Ouest, fort étroite dans sa partie sud-orientale, se glisse entre l'Adriatique et la Croatie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Tserna-Gora. C'est surtout, c'est à peu près exclusivement, le littoral de ces quatre pays. La vie économique de ceux-ci, et par conséquent d'environ un quart de la Yougoslavie, dépend d'elle dans une très ample mesure. La possession de la Dalmatie ne pourrait donc être contestée au nouveau Royaume-Uni que par une nation désireuse de maintenir lent et difficile le développement de la dite vie économique, de retarder autant que possible le progrès matériel dans une région susceptible de devenir une sérieuse concurrente agricole, industrielle et commer-

ciale, — ou par une nation ambitieuse de contrôler cette évolution, ni plus ni moins que s'il s'agissait de quelque lointaine colonie d'Afrique.

Une deuxième évidence s'impose. Les Yougoslaves ne se sentiront jamais en sécurité, ne seront jamais chez eux, s'ils n'ont pas leur littoral naturel, avec l'archipel avoisinant, — sept ou huit grandes îles, une cinquantaine de moyennes ou petites, et trois ou quatre cents îlots inhabités. Ils ne pourraient être spoliés de ce littoral et de cet archipel que par une nation soucieuse, ou de les traiter constamment en ennemis latents, ou d'être sans cesse en mesure de les attaquer avec un maximum de chances de succès immédiat. Nous avons déjà insisté là-dessus. Si la Dalmatie était attribuée à l'Italie, il faudrait, pour satisfaire à la logique, à l'équité, à la loyauté, que l'Angleterre s'empressât de revendiquer nos côtes depuis Dunkerque jusqu'à Ouessant, et l'Espagne d'exiger le littoral de l'Oranie. Ou bien qu'à la France fussent donnés la côte britannique depuis le North Foreland jusqu'aux Scilly, et le littoral espagnol depuis et y compris Carthagène jusques et y compris Almeria.

Est-il vrai que les droits historiques de la Yougoslavie sur la Dalmatie soient moins légitimes que ses droits géographiques, économiques et stratégiques? On a l'habitude de considérer la Dalmatie comme ayant été vénitienne intégralement et sempiternellement. Venise y a conquis quelques îles et quelques ports en 999 et en 1203. Mais, du début du XIe siècle au milieu du XIVe siècle, la moitié septentrionale du pays et de l'archipel appartenait à la Croatie, la moitié méridionale à la Serbie, et à l'époque de Kossovo, la Bosnie, sous le règne de Tvertko, s'était adjugé presque tout. D'ailleurs, la ville principale, Zadar (Zara), était si peu italianisée qu'elle se révolta en 1202 et se proclama indépendante en 1241. Subjuguée de nouveau en 1243, elle s'insurgea en 1346 et en 1357. De 1358 à 1409, par les soins de la Hongrie, Venise ne posséda plus en ces parages le moindre lopin de terre.

En 1409, Ladislas vend Zadar au doge pour cent mille ducats. La république retrouve son appétit. Elle rachète un coin par-ci, reconquiert un coin par là. En 1522, les Turcs l'expulsent à peu près complètement. Dix-huit ans après, elle revient. Elle ne s'en ira plus qu'en 1797,

quand Bonaparte la supprimera d'un trait de plume. Il y a lieu pourtant de noter que : elle n'a pris pied sur le plateau nord-occidental que très tard, en 1699 et en 1719 — elle n'a jamais rien fait pour le bien du pays, ce en quoi elle n'a pas été imitée par les Français, car ils ont multiplié les écoles, les ponts, les routes, au cours de leurs quinze années de domination, — la Dalmatie a été, au contraire, malheureuse à tous égards sous l'administration vénitienne, les historiens italiens sont unanimes à le constater, — enfin, il y a un important district que Venise n'a jamais possédé, celui où Doubrovnik (Raguse) a été république indépendante de 1358 à 1808, avec les îles de Lastovo (Lagosta), Mliet (Meleda), Giuppana, Mezzo, Lacroma, etc.

Or, Doubrovnik, c'est, pour les Yougoslaves, la mère de leur littérature moderne. On croit qu'un nom, celui du grand poète Goundoulitch (XVIIe siècle), résume l'intellectualité ragusaine. En réalité, c'est depuis la fin du XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe siècle qu'à Doubrovnik, d'innombrables poètes et prosateurs ont produit, et dans tous les genres possibles et imaginables, et de cette accumulation il s'est

dégagé maints chefs-d'œuvre, et il n'y avait alors pas d'autre littérature dans la Yougoslavie.

Que les Dalmates d'antan relevaient de celle-ci au point de vue ethnique, on ne le discute pas. Il est notoire que, dans la banlieue immédiate des ports, personne ne comprenait la langue italienne, ou plutôt, le dialecte vénitien, tout le monde parlait serbe. Dans les villes mêmes, l'idiome des conquérants était peu familier aux artisans, aux mariniers, aux débardeurs — à la majorité de la population. Et les Dalmates d'aujourd'hui?

La contrée avait 647.000 habitants à la veille de la guerre. Les Yougoslaves étaient 628.000, et les Italiens, 18.000. Dans les îles, les Italiens sont moins de 2.000, sur 120.000 habitants. Il n'y a pas un Italien parmi les 44.000 habitants de la principale ville du plateau, Sinj. Il y a quelques centaines d'Italiens sur les 32.000 habitants de Spliet (Spalato) et sur les 30.000 de Sibénik (Sebenico). Zadar, la capitale, compte 24.000 Yougoslaves pour 12.000 Italiens et 1.000 Juifs, Allemands, et autres.

L'Italie officielle de 1919 réclame les deux

tiers du plateau dalmate, en particulier le bassin de la Kerka. Elle réclame Zadar et Sibénik, et une telle proportion de l'archipel, que, si l'on s'inclinait devant ses prétentions, la Yougoslavie n'aurait, au Nord que Kerk (Veglia), Arbe et les îlots intermédiaires — au centre, que les Dervénik, Tchiovo (Bua), Solta et Bratch — au Sud, que les îlots qui succèdent à Mliet.

Ambition aussi récente qu'imprévue. Cavour, dans une lettre célèbre, écrite en décembre 1860, formule que l'Italie ne doit pas penser à la Dalmatie. Mazzini, en août 1866, déclare : « Les ports de la Dalmatie sont nécessaires aux Slaves du Midi. » Et des hommes comme Aurelio Saffi et Salvatore Barzilai approuvent publiquement et solennellement cette conception.

Luigi Schiapparelli, en 1879, dans la treizième édition de son *Manuel de Géographie et de Statistique*, ouvrage qui fait encore autorité dans l'enseignement, mentionne la Dalmatie parmi les pays slaves de l'empire austro-hongrois, et non point parmi ce qu'il appelle les pays italiens encore sous le joug étranger. La seconde liste est pourtant établie selon les

principes, ou plutôt les sentiments, d'un nationalisme exalté, puisque l'on y trouve le comté de Nice, la principauté de Monaco avec Menton et Roquebrune, la Corse et Malte. Quatre ans après, Silvestro Fini, dans un traité de géographie qui est aussi très répandu, exprime une opinion identique. L'accord est parfait là-dessus, depuis la *Géographie Historique et Moderne* de Francesco Pagnoni en 1857, jusqu'au deuxième tirage, en 1913, du *Nouveau Dictionnaire Géographique Universel*, d'Edgardo Giaccone, en passant par le Lexicon Vallardi.

Ceux des Italiens qui ne sont pas dans le secret des dieux de la présente année, ont, par conséquent, dû juger naturel de rencontrer neuf Dalmates parmi les vingt-deux signataires du manifeste lancé, le 18 décembre 1916. par le Comité yougoslave de Paris. On sait que ce manifeste proclamait la volonté, chez tous les Serbes, Croates et Slovènes qui étaient, ou avaient été, sujets autrichiens ou hongrois, de s'unir à la Serbie en un « royaume triple-et-un » d'un nouveau genre. Au nombre de ces Dalmates : le Dr Anté Troumbitch, député de Zadar et ancien maire

de Spliet, aujourd'hui ministre yougoslave des affaires étrangères, puis deux conseillers municipaux de Doubrovnik, et le grand sculpteur serbe, Ivan Mestrovitch.

L'Italie travaille au démembrement de la Yougoslavie dans bien d'autres régions que la Dalmatie. Elle veut Riéka (Fiume).

Historiquement, cette ville fut toujours croate. En 1868, la Hongrie, soucieuse d'avoir les coudées franches dans son unique port, l'organisa. avec la banlieue, en un territoire directement administré par Budapest. Elle n'y réussit d'ailleurs qu'en opérant une falsification célèbre sur l'article 66 du compromis qui réglait ses relations avec la Croatie-Slavonie, déclarée plus ou moins autonome, plutôt moins que plus. Géographiquement et économiquement, Riéka est par excellence le débouché de la Croatie-Slavonie et de la moitié orientale de la Slovénie.

Linguistiquement, il y avait dans le district, avant la guerre, prédominance du yougoslave sur l'italien. Le chef-lieu était habité par 24.000 Italiens ou prétendus tels, 15.500 Yougoslaves, 6.500 Magyars, 2.000 Allemands. Mais dans la banlieue on voyait, par

exemple, Souchak, avec 11.700 Yougoslaves et 700 Italiens. Ethniquement enfin, une forte minorité des prétendus Italiens étaient des manouvriers croates, que leurs occupations obligeaient à posséder la langue italienne, et la Hongrie en a profité pour les enregistrer comme Italiens. On sait qu'elle truquait toute statistique favorable aux populations non magyares. Mais elle cajolait l'élément italien de Riéka, son unique point de communications maritimes avec la péninsule voisine, dont le gouvernement adhérait, du reste, à cette époque, au même groupe de puissances que les Magyars, et entre ceux-ci et les Italiens il existait beaucoup moins d'animosité latente qu'entre les spoliateurs et les spoliés du Trentin.

L'Italie officielle de 1919 et la Yougoslavie discutent enfin au sujet de l'Istrie, de Trieste, et du comté de Goritz et Gradisca.

Dans la moitié septentrionale de ce dernier, l'élément yougo-slave est prépondérant; dans la moitié méridionale, c'est l'élément italien. Le chef-lieu, en 1914, était habité par 15.000 Italiens, 11.000 Slovènes, et 4.000 Allemands. Mais il y avait 154.000 Slovènes, contre

90.000 Italiens, dans l'ensemble du territoire. On se refuse à croire que, si l'Italie insiste pour s'attribuer celui-ci intégralement, c'est parce qu'il commande les voies d'invasion vers Tsélovets et la vallée de la Drave et vers Lioubliana et la vallée de la Save.

En ces parages, la véritable moyenne entre les frontières historique, stratégique et ethnique, c'est la frontière géographique, c'est l'Isonzo.

Trieste et sa banlieue formaient un district à part dans la Cisléithanie, comme Riéka dans la Transléithanie. La ville est un peu plus italienne que yougoslave, rien qu'un peu plus. Le recensement de 1910 a donné 119.000 Italiens et 59.000 Slovènes, mais les élections de l'année suivante ont prouvé que ces nombres étaient le produit de combinaisons analogues à celles pratiquées à Riéka par les Magyars. On s'est alors aperçu en effet que les Slovènes étaient 77.000, et les Italiens 103.000. Quant à la population de la banlieue, elle est exclusivement slovène. Elle comprend quelques mots d'allemand, elle ignore l'italien autant que le hongrois.

Il ne faut donc pas s'étonner que le désir

d'annexer Trieste soit aussi récent en Italie que celui qui vise la Dalmatie. Le baron Sonnino, en 1881, dans la *Rassegna Settimanale*, écrivait : « La revendication de Trieste comme un droit serait une exagération du principe des nationalités, sans pour cela présenter aucun intérêt réel pour notre défense. » Et le 8 avril 1915, dans sa célèbre note à l'Autriche-Hongrie, il ne demandait pas du tout Trieste, il se contentait de proposer que l'on fît de ce district un petit État indépendant.

Entre les golfes de Trieste et de Riéka, l'Istrie, prolongement naturel de la Carniole, ne pouvait être qu'une zone de peuplement yougoslave. Aussi les Slovènes et les Croates sont-ils seuls dans l'intérieur de cette péninsule, et en majorité sur sa côte orientale. Les Italiens sont massés dans les ports de l'Ouest, sans avoir nulle part la prédominance absolue. Parmi les 70.000 habitants de Pola, 23.000 sont Italiens, 20.000 sont Yougoslaves. L'Istrie en son entier renfermait, en 1913, environ 223.000 Slovènes et Croates, contre 147.000 Italiens, ce qui correspond à trois Yougoslaves contre deux Italiens.

Les problèmes de l'Istrie, de Trieste, de Goritz, de Riéka, comme celui de la Dalmatie, ne seraient difficiles à résoudre qu'à une époque où la force primerait le droit, où les petits États devraient subir la tyrannie des grandes puissances, où la volonté des peuples ne compterait pour rien. Par bonheur, l'humanité civilisée a dépassé, depuis quelques années, ce stade de mentalité semi-barbare, ou tout au moins féodale. Les Al iés se sont battus et ont vaincu pour que, précisément, la force désormais s'efface devant la justice, pour que toutes les nations, considérables ou médiocres de superficie et de population, jouissent d'une absolue égalité de droits et assument une absolue égalité de devoirs, pour qu'enfin chaque peuple soit admis à disposer de lui-même selon ses aspirations particulières et ses besoins essentiels.

C'est donc à des plébiscites qu'il faut recourir, pour savoir si Goritz, Trieste, l'Istrie, Riéka, la Dalmatie, entendent se donner à l'Italie ou à la Yougoslavie. Nous osons dire que, personnellement, nous sommes bien tranquille quant au résultat du scrutin.

Que, par un hasard improbable, ce résultat

ne s'affirme pas en faveur de la Yougoslavie, et celle-ci, spoliée de Trieste, de Riéka, de Zadar et de Sibénik, serait tributaire de l'étranger pour les neuf dixièmes peut-être de son commerce maritime. Il lui resterait un seul port de valeur réelle, Spliet. Or, cette ville n'est encore reliée par voie ferrée qu'à la cité majeure du plateau dalmate, Sinj, et le rail n'est pas près d'avoir franchi, de ce côté, les monts Dinariques pour rejoindre les lignes de la Bosnie et, par là, desservir la Yougoslavie entière.

On sait qu'au contraire, des lignes déjà anciennes rattachent Riéka à Zagreb et à Trieste, et que Trieste est rattachée à Pola, à Lioubliana, et, par Goritz, à Tsélovets. Or, des artères rayonnent de Tsélovets vers la haute Drave — vers Innsbrück et vers Salzburg, et, par ces deux villes, vers Münich — vers Brück et Vienne, vers Maribor. D'autres rayonnent de Lioubl'ana vers Maribor, Brück et Vienne, et vers Zagreb; d'autres, de Zagreb vers Budapest, vers Brod et Belgrade, vers Banialouka.

A ces voies ferrées du Nord-Ouest, ajoutons deux grandes lignes, celle qui, venant de Buda-

pest, court vers Salonique par Soubotitsa, Belgrade, Nich, Skoplié, et celle qui va de Nich à Constantinople par Sofia, Plovdiv et Andrinople. Mentionnons aussi la ligne de Brod à Saraïevo, Mostar et Trébigné, celle de Skoplié à Mitrovitsa de Rascie, celle de Nich au Danube par la vallée du Timok, celle de Bitolié à Salonique. Les autres chemins de fer sont peu nombreux et couvrent de faibles distances ; leur intérêt est strictement régional. La Yougoslavie aura fort à faire pour compléter le réseau d'intérêt général qui est indispensable à son développement économique.

Peu à faire, par contre, pour améliorer les communications par eau. Jamais l'on ne pourra songer à rendre navigables les rivières des montagneuses provinces du Midi. La moitié septentrionale du pays a le Danube et la Tisza, la Drave et la Save, la basse Morava, les canaux du Torontal et de la Batchka.

Cette Batchka, ce Torontal, et la Sirmie produisent une énorme quantité de blé, pour laquelle Soubotitsa et Témichvar sont les principaux marchés. En Sirmie, en Slavonie, en Bosnie-Herzégovine et sur le plateau dalmate, en Rascie, particulièrement en Serbie, on cultive

à profusion le maïs ; Kraliévo, en Serbie, est le grand marché de cette céréale. Un peu partout il y a l'orge et le seigle, la pomme de terre, la betterave, les diverses catégories de légumes. Goritz est, pour Vienne, un grand fournisseur de primeurs. Il existe quelques minoteries en Serbie, à Témichvar, à Riéka, et quelques raffineries de sucre à Riéka, Lioubliana, Goritz.

Les pruniers surabondent en Bosnie et en Serbie, où, par exemple, ils forment une véritable forêt autour de Krouchévats. Aussi ces deux régions exportent-elles d'imposantes masses de pruneaux, et la distillerie de l'eau-de-vie de prune y est-elle une des industries domestiques les plus actives. Les oliviers foisonnent en Istrie, en Dalmatie et en Herzégovine, et il existe des huileries à Trieste, en Istrie, et un peu partout dans la Dalmatie et son archipel. Le noyer est commun en Serbie, en Bosnie-Herzégovine, et dans la Tserna-Gora, le châtaignier en Bosnie, le pommier en Serbie. La Dalmatie est riche en cerisiers, pêchers, amandiers, grenadiers, caroubiers, orangers, citronniers. Dans l'île de Lesina, on trouve jusqu'au dattier et à l'agavier. Les industries

de la distillerie et de la confiserie sont évidemment très répandues. Le marasquin de Zara est célèbre. Le miel des îles n'a guère moins de renom.

Le tabac est cultivé dans presque chaque région. Celui de Baïnovats, en Serbie, est exquis. Il existe des manufactures de tabacs à Tsélovèts, Lioubliana, Riéka, Témichvar, Saraïevo, il en existe en Serbie, il en existe partout.

La vigne est l'une des gloires de la Yougoslavie. En Serbie, elle est cultivée sur 60.000 hectares, et les vins noirs de Nich et de Négotine ne manquent pas d'attrait. Les crus de la Carniole et de l'Herzégovine sont presque aussi dignes de considération. Les vins de l'Istrie — le Muggia, le Capo d'Istria, le Parenzo, le Rovigno — ont leurs zélateurs, et cela se conçoit. Hommage est dû à ceux de Tchrès (Cherso) et de Kerk (Veglia), les deux grandes îles du Quarnero. Beaucoup de connaisseurs portent aux nues les produits dalmates : le Vis (Lissa) et le Sibénik, les muscats d'Almissa et de Makarska, le *gerk* de Kertchoula, le *vougava* de Bratch.

Les forêts couvrent une ample proportion de

la Yougoslavie, forêts de chênes, de hêtres, de frênes, de tilleuls, de conifères. Elles sont nombreuses, vastes et denses en Serbie, dans la Tserna-Gora, en Bosnie-Herzégovine, sur le plateau dalmate, mais la Croatie-Slavonie et la Carniole sont également fort boisées. Les industries du bois s'attardent cependant à l'état embryonnaire. Une scierie mécanique de-ci de-là, la construction de quelques petits bateaux en Dalmatie, un peu de tonnellerie en Serbie, la menuiserie et l'ébénisterie assez actives à Krouchévats, et c'est tout.

On a, en Yougoslavie le culte de la forêt. « Qui tue un arbre, tue un serbe », dit un vieux proverbe. En général, on y honore singulièrement tous les travaux de la terre, et cette tendance s'est traduite par une institution qui est unique au monde, mais que l'on devrait bien adopter dans le reste de l'Europe et ailleurs. La Serbie ne s'est pas contentée d'organiser à Pojarévats une très moderne école d'agriculture et de silviculture, et à Boukovitch une non moins moderne école de viticulture. Elle entend que, dans chaque établissement secondaire, s'agît-il d'un séminaire, les deux dernières années soient consacrées à l'enseigne-

ment de l'agriculture, de l'élevage, de la silviculture et de la viticulture. Mieux encore : personne n'est admis à n'importe quel emploi public, s'il ne possède le diplôme spécial à cette branche d'éducation.

L'élevage est l'une des ressources majeures de la contrée, élevage du porc, du mouton, du buffle, de la chèvre, du cheval, de la volaille. On exporte bétail sur pied, viande salée ou fumée, laine et peaux, fromages et œufs. La foire aux chevaux de Témichvar est légendaire. Koumanovo est un gros marché pour la laine et les peaux. On ne fabrique pas de conserves de viande. Il existe des tanneries à Trieste, Riéka, Spliet, il en pourrait exister dix fois davantage, d'autant plus que les forêts de l'Herzégovine et de la Tserna-Gora fournissent en quantité l'excellent tanin du sumac blanc. On travaille le cuir en Bosnie-Herzégovine, on l'y travaille même artistiquement, mais dans l'atelier de famille.

La culture du chanvre et du lin est répandue partout, et l'on élève le ver à soie en Dalmatie. On tisse le drap à Tsélovets et à Saraïevo, on file et on tisse la laine et la soie à Goritz, à Zadar, à Spliet. C'est à la maison que les femmes

serbes et bosniaques tissent la toile, en la brodant d'or, d'argent, de bleu, de rouge — ces broderies que, dans les magasins de nouveautés de Paris, on qualifiait de bulgares avant 1914, et qu'aujourd'hui l'on baptise roumaines. Les femmes de Vrania et de Leskovats tissent beaucoup de tapis. A Pirote, on peine dans trois cents logis sur ces admirables tapis dont les produits arméniens, turcs, persans, sont simplement des contrefaçons.

Enfin la Yougoslavie est riche en houille et opulente en minerais. Elle a de la houille à Carpano en Istrie, à Dernis sur le plateau dalmate, à Touzla en Bosnie, elle en a en Carniole. On a calculé qu'il faudrait cinq siècles d'exploitation intensive pour épuiser le gisement de Sénié, en Serbie.

Il y a du fer, du cuivre, du plomb et de l'argent en Carniole et en Bosnie, il y en a prodigieusement en Serbie. Il y a du zinc en Carniole et en Serbie, de l'alun en Istrie, de l'antimoine en Serbie, du manganèse et du mercure en Carniole, de l'or en Serbie. Il n'y a guère de hauts-fourneaux qu'en Carniole, de fonderies qu'à Trieste et à Saraïevo.

Lorsque nous aurons mentionné les carrières

serbes de marbre blanc de Stoudénitsa et de pierre lithographique de Valiévo, quelques salines comme celles de Pirano en Istrie et de Touzla en Bosnie, les pêcheries de sardines, de thons et d'éponges, et un peu de fabrication de conserves de poissons en Dalmatie, l'exportation par les Dalmates de l'espèce de chrysanthème dont l'on tire la poudre de pyrèthre, les coutelleries de Saraïévo, les fabriques d'armes de Kragouïévats en Serbie et de Saraïévo, nous aurons complété le tableau de la Yougoslavie économique.

On voit que celle-ci est vouée à la prospérité. On aperçoit en même temps ce qui lui manque pour réaliser son destin, à commencer par l'amélioration de ses routes, le développement de son réseau ferré, la houille blanche qui attend son utilisation au fond de chaque vallée, l'exploitation méthodique de son sous-sol et de ses forêts, la modernisation de son industrie, la régularisation de ses courants commerciaux, l'aménagement de ses accès et débouchés. Nous ne faisons allusion ici, ni aux capitaux, ni au personnel technique, ni à la main-d'œuvre. Des capitaux, elle en a sauvé ; il lui reste un suffisant contingent d'ingénieurs

et de contremaîtres; sa population est prolifique, laborieuse, prompte à s'assimiler n'importe quel progrès mental, à s'adapter à n'importe quel progrès matériel.

Ce qui lui manque le plus, ce dont elle a besoin avant tout et par-dessus tout, c'est de l'intégrité et de la sécurité nationales.

Nous avons exposé en quoi doivent et peuvent consister cette intégrité et cette sécurité. Nous avons essayé de démontrer que, par ses origines, son caractère, ses traditions, ses tendances, ses institutions, sa situation géographique, son histoire la plus ancienne comme la plus récente, la Yougoslavie est digne que les autres peuples civilisés l'aident à obtenir satisfaction dans ses demandes légitimes. Nous souhaitons d'avoir amené nos lecteurs français à discerner que notre pays, plus que tout autre au monde, est tenu par sa conscience et par son intérêt, à traiter les Serbes, les Croates et les Slovènes, aujourd'hui, demain, à jamais, avec les sentiments d'une véritable fraternité.



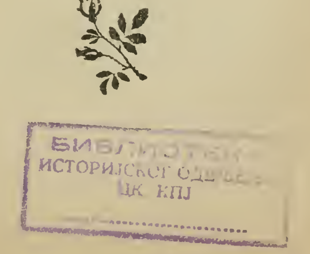
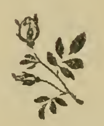
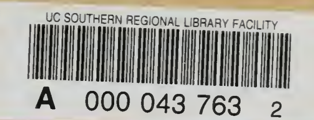




TABLE DES MATIÈRES



Imp. J. Mersch, 17, villa d'Alésia. - Paris - 14e. — **21.069**



ÉDITIONS BOSSARD, 43, rue Madame, PARIS-VIᵉ

Collection in-16 Bossard. *Série Rouge.*

CHARLES ANDLER. — **Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine.** Dossier d'une polémique avec Jean Jaurès (1912-1913). . . . . . . 4 fr. 50

BERTRAND BAREILLES. — **Le Rapport secret de Carathéodory Pacha,** sur le Congrès de Berlin, présenté à la Sublime Porte. . . . . 3 fr. 60

AUGUSTE BOPPE. — **A la suite du gouvernement Serbe** (de Nich à Corfou). 1 carte. . . . . 3 fr. »

JULES CHOPIN (JULES PICHON). **Le Complot de Sarajévo.** . . . . 2 fr. 40

FRANCISCO CONTRERAS. — **Le Chili et la France.** Préface de M. Jules ROCHE. Une carte . . . 3 fr. 60

FRANO CVIÉTISA. — **Les Yougoslaves.** 2 cartes 3 fr. 60

D. DRAGHICESCO. — **Les Roumains.** 1 carte 3 fr. 90

JULES DUHEM. — **Vue générale sur la question d'Alsace-Lorraine.** 1 carte . . . . 3 fr. 60

CHARLES FRÉGIER. — **Les Étapes de la Crise Grecque** (1915-1918). Préface de M. GUSTAVE FOUGÈRES. 4 fr. 50

AUGUSTE GAUVAIN. — **L'Affaire grecque** . 3 fr. »

DU MÊME : **La question Yougoslave.** 1 carte. 3 fr. »

DU MÊME : **L'Encerclement de l'Allemagne.** 3 fr. »

OLOF HOIJER. — **Le Scandinavisme.** Prix . 1 fr. 80

LÉON MACCAS. — **Constantin Iᵉʳ, roi des Hellènes.** Prix. . . . . 1 fr. 50

STEPHEN OSUSKY et JULES CHOPIN. — **Magyars et Pangermanistes.** 2 cartes. . . . . 3 fr. 60

ÉDOUARD PAYEN. **Belgique et Congo.** . . 3 fr. »

DU MÊME : **La Neutralisation de la Suisse et de la Savoie.** Une carte . . . . 2 fr. »

PAUL PILANT. — **Essai sur le sentiment français en Alsace.** Comment il s'est formé. Comment il s'est maintenu. . . . . 3 fr. »

FERNAND ROCHES. — **Manuel des Origines de la Guerre.** Causes lointaines. Cause immédiate. Préface de M. A.-G. DE LAPRADELLE. Avec un tableau synchronique. 500 p. 6 fr. 60

JULIEN ROVÈRE. — **L'Affaire de Saverne.** 1 fr. 80

GIUSEPPE SALVIOLI. — **Le Concept de la Guerre Juste.** (Traduit de l'italien par G. HERVO) . . . . 3 fr. »

CHARLES BRIAND. — **Le Dépeuplement de la France.** . . . . 2 fr. 40

EDMOND BURON. — **Donnez des terres aux soldats.** L'exemple de l'Angleterre . . . . 3 fr. 60

Les ouvrages des « Éditions Bossard » ne subissent aucune majoration de prix.